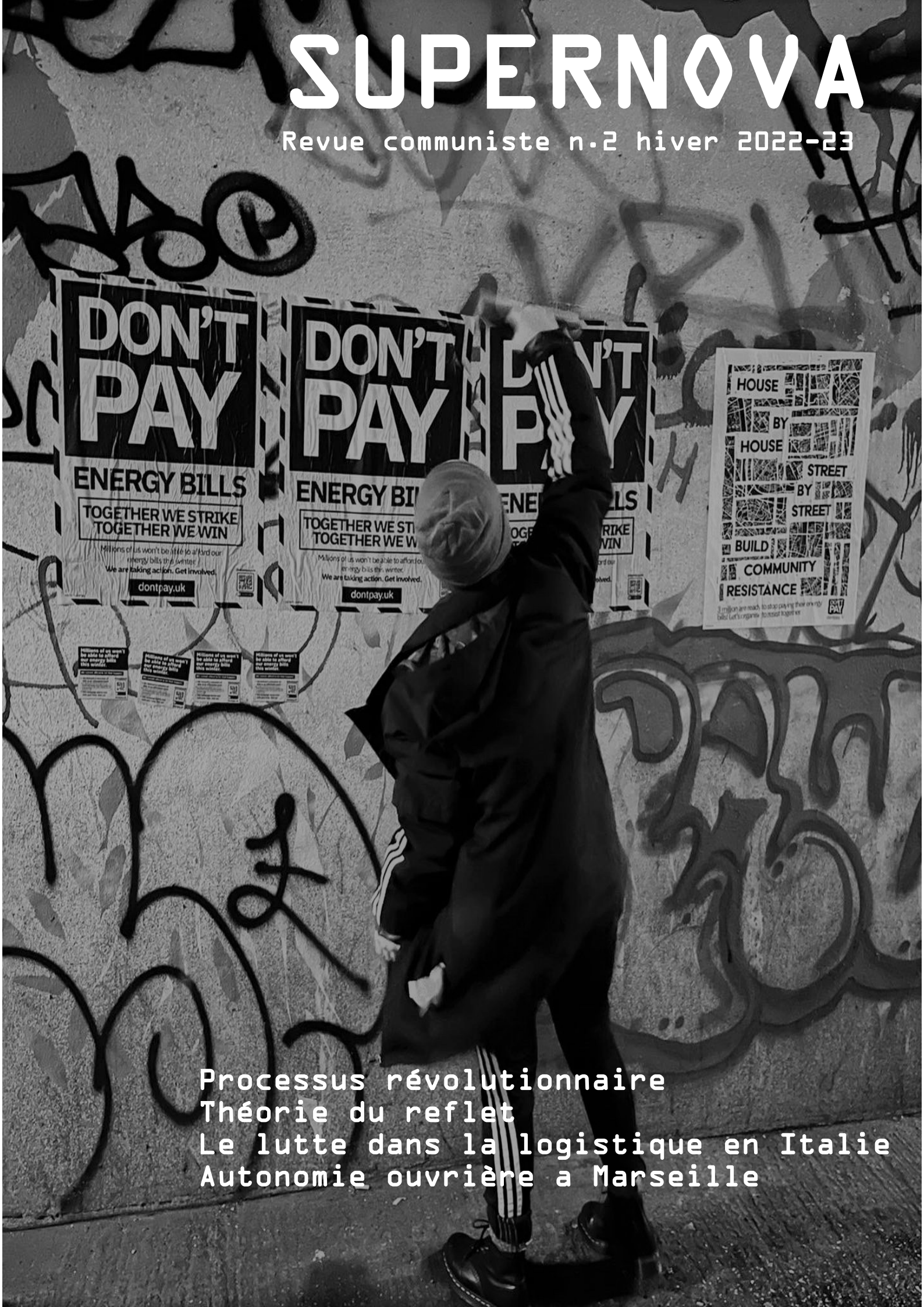


# SUPERNOVA

Revue communiste n.2 hiver 2022-23



Processus révolutionnaire  
Théorie du reflet  
Le lutte dans la logistique en Italie  
Autonomie ouvrière a Marseille

## **SUPERNOVA, revue communiste**

"rêver, mais sérieusement" Lénine

Un magazine de travail et d'organisation entre camarades. Une revue capable de lier la nécessité du parti de classe à l'autonomie prolétarienne. Non pas de manière abstraite, mais dans un contexte urbain et impérialiste. Un outil pour commencer à travailler sur une stratégie et des tactiques appropriées, basées sur le socialisme scientifique.

Presentation	3
Le léninisme dans la métropole impérialiste	5
Critique de l'opéraïsme Ranerio Panzieri	10
Une critique marxiste-féministe de la théorie de l'intersectionnalité	15
Les luttes du secteur de la logistique en Italie	24
La vérité est révolutionnaire	29
Autonomie ouvrière a Marseille	33
Social Brûle	34
Collectif 13 AED	36
Chômeuses	37
Collectif Autonome BTP de Marseille	38



## Presentation

Ce deuxième numéro de Supernova a pour thème principal la relation entre mouvement et organisation. La spontanéité prolétarienne est un élément naturel, produit par la lutte des classes. Elle développe des formes de défense, d'unité et de solidarité entre prolétaires, qui peuvent prendre plusieurs formes organisationnelles plus ou moins stables, du syndicat au comité de lutte .... Leur extension numérique et leur capacité d'action est certes un signe des rapports de force entre les classes, mais mettre la politique au centre signifie dépasser les limites de la simple défense, de la survie, de l'équilibre social que crée la démocratie impérialiste. Cela signifie remettre en question les rapports de force entre les classes et travailler à l'organisation révolutionnaire, un organisme dans lequel s'accumulent l'expérience, la force et la capacité d'action, composé de cette fraction de prolétaires qui veulent briser le présent et défendre le communisme comme programme pour le future.

Pour s'émanciper de l'esclavage du travail salarié, pour pouvoir établir sa dictature sur les autres classes et organiser le socialisme - stade inférieur du communisme - la classe ouvrière doit d'abord s'emparer du pouvoir politique dans son propre pays et détruire sans hésitation la machine d'État bourgeoise. D'autre part, par leur mouvement spontané, les masses prolétariennes sont incapables de s'élever à la pleine conscience de leurs propres intérêts, à la conscience de l'antagonisme irréductible qui existe entre elles et l'ensemble de l'ordre politique et social contemporain. Et c'est précisément en cela que consiste le rôle de l'avant-garde communiste : rendre le prolétariat capable de remplir sa grande mission historique, l'organiser en un parti politique autonome - en un parti d'avant-garde opposé à tous les partis bourgeois et principalement à l'État - pour diriger toute manifestation de la lutte des classes vers son aboutissement nécessaire : la dictature du prolétariat.

Aujourd'hui, il n'y a aucune organisation dans les métropoles impérialistes qui peut prétendre être tout cela. Organisation révolutionnaire en tant qu'avant-garde consciente de la classe prolétarienne, qui agit pour transformer toute lutte partielle en une lutte générale pour le renversement de l'ordre capitaliste.

Une organisation qui soit en capacité de diriger la lutte du prolétariat dans le but précis de le conduire à l'insurrection armée contre l'État bourgeois, à l'affrontement direct pour la conquête du pouvoir politique.

Les mêmes expériences révolutionnaires qui ont traversé les métropoles impérialistes d'Europe et des USA (entre les années 70 et 80)<sup>1</sup>, qui se sont placées correctement sur ce terrain, ont été vaincues, soit par les armes répressives de la contre-révolution: exécutions, prison, drogue (comme par exemple l'explosion de consommation de crack et d'héroïne aux USA et Europe à cette période), soit à cause de problèmes et de faiblesses théoriques, et à chaque erreur théorique, dans la lutte des classes, correspond une erreur pratique..<sup>2</sup>

Nous sommes encore loin de métaboliser ces expériences et de faire un bilan lucide des enseignements, mais aussi des limites de ces organisations.

Constater la faiblesse au niveau subjectif du mouvement révolutionnaire actuel, sa dispersion, sa confusion, ne signifie pas renoncer à lutter pour remettre au centre le programme communiste et la nécessité de l'organisation.

Dans ce contexte, marqué par des moments, certes alternés, de résurgence du conflit de classe organisé, la question de la relation entre l'organisation et les mouvements sociaux et le projet politique, entre la résistance et la lutte pour de meilleures conditions de vie et la nécessité d'une organisation révolutionnaire, reste sur la table. Cependant, il est crucial de réaffirmer que sans une relation dialectique entre les situations objectives et subjectives, toute hypothèse révolutionnaire est vide de sens, sans crise, pas d'hypothèse de rupture.

Utilisons directement les mots de Lénine pour clarifier la relation entre la crise et la révolution :

*"Pour un marxiste, il est hors de doute que la révolution est impossible sans une situation révolutionnaire, mais toute situation révolutionnaire n'aboutit pas à la révolution. Quels sont, d'une façon générale, les indices d'une situation révolutionnaire ? Nous sommes certains de ne pas nous tromper en indiquant les trois principaux indices que voici :*

<sup>1</sup> Les principaux, tant en termes de capacité d'organisation que d'apport théorique : les Brigades rouges en Italie, la RAF en Allemagne, le PCER en Espagne, la Black Liberation Army aux USA.....

<sup>2</sup> Il est clair que les expériences révolutionnaires ne se réduisent pas à celles liées aux pays impérialistes, pensez à l'apport de la gauche révolutionnaire sud-américaine, ou du maoïsme lui-même, comme modèle de lutte pour les pays colonisés ou semi-indépendants, ou à l'apport des organisations indépendantistes ; pensez à l'expérience de l'IRA nord-irlandaise ou de l'ETA au Pays basque ou du FLNC pour la Corse, etc....

*1) Impossibilité pour les classes dominantes de maintenir leur domination sous une forme inchangée ; crise du "sommet", crise de la politique de la classe dominante, et qui crée une fissure par laquelle le mécontentement et l'indignation des classes opprimées se fraient un chemin. Pour que la révolution éclate, il ne suffit pas, habituellement, que "la base ne veuille plus" vivre comme auparavant, mais il importe encore que "le sommet ne le puisse plus".*

*2) Aggravation, plus qu'à l'ordinaire, de la misère et de la détresse des classes opprimées.*

*3) Accentuation marquée, pour les raisons indiquées plus haut, de l'activité des masses, qui se laissent tranquillement piller dans les périodes "pacifiques", mais qui, en période orageuse, sont poussées, tant par la crise dans son ensemble que par le "sommet" lui-même, vers une action historique indépendante.*

*Sans ces changements objectifs, indépendants de la volonté non seulement de tels ou tels groupes et partis, mais encore de telles ou telles classes, la révolution est, en règle générale, impossible. C'est l'ensemble de ces changements objectifs qui constitue une situation révolutionnaire." (Lenine 1915, La faillite de la II<sup>e</sup> Internationale)*

L'équipe de la revue Supernova défend la nécessité du parti, de l'organisation, du rôle et de l'action des communistes révolutionnaires, cependant nous sommes conscients des limites d'analyse et de perspective du mouvement communiste aujourd'hui. Redéfinir le programme des communistes, leur action, est pour nous une nécessité vitale. Non pas en fuyant les problèmes et les contradictions, mais en commençant à être véritablement à la hauteur des défis auxquels nous sommes confrontés aujourd'hui.

En tant que communistes, nous sommes des internationalistes, et nous devons être efficaces là où nous vivons, là où nous agissons, c'est pourquoi notre principal ennemi est toujours la bourgeoisie et l'État dans notre pays.

Sur le front intérieur, en France, nous assistons à une augmentation des conflits de travailleurs liés aux processus de crise. Comme c'est le cas en Europe (grèves au Royaume-Uni et en Allemagne), la question salariale revient également sur le devant de la scène en France. Parallèlement à cela, nous assistons à de multiples formes de lutte sur le territoire, qui sont indirectement liées à une vague qui déferle sur les différents pays d'Europe. Du refus de payer les factures (dont pay !) ou leur réduction, à la lutte pour le logement (Italie) et pour la santé (Espagne).

De manière générale, ces luttes, du lieu de travail au territoire, ne sont pas liées au niveau organisationnel, tant en raison de la faiblesse et de la myopie des organisations et associations syndicales et sociales

impliquées, qu'en raison de la multiplicité des différents secteurs de classe impliqués.

La réponse du gouvernement est double : d'une part, il tente d'assurer la stabilité sociale par la concurrence entre les secteurs du travail dans l'éternelle bataille entre les "pauvres" ; d'autre part, il affine ses instruments répressifs avec de nouvelles lois (la proposition des macronistes de criminaliser les occupations de maisons) et de nouveaux contrôles et restrictions salariales sur les chômeurs. Il y a aussi une fraction de la bourgeoisie française qui, brisant les délais, se prépare directement sur le terrain de la guerre civile, il suffit de penser aux déclarations de l'ancien préfet de Paris, où il prévient qu'il sera nécessaire d'utiliser les armes directement contre la foule lors des prochaines manifestations. En bref, une plus grande capacité militaire des forces de police est nécessaire. Le corps militaire lui, devient de plus en plus un soutien des forces de l'ordre et on le voit petit à petit se mélanger au corps de police...

Les forces de la gauche réformiste et révisionniste se plient directement ou indirectement à tout cela, en se concentrant sur le protectionnisme économique et le patriotisme français. ....

Sur le front extérieur, nous constatons un affaiblissement de l'impérialisme français, qui est lié à la subordination du gouvernement et de l'UE elle-même aux intérêts impérialistes de l'OTAN et des États-Unis. Cela se manifeste clairement par la subordination politique et économique à la guerre en Ukraine. Même sur notre propre territoire, nous assistons à une campagne de criminalisation de tout ce qui est Russe...

La faiblesse de l'impérialisme français se manifeste également par son manque d'influence en Afrique, où certaines de ses anciennes colonies sont traversées par une nouvelle vague de contestation et d'indépendance anti-françaises. Les images de l'assaut contre l'ambassade de France au Burkina Faso ou la situation au Mali en sont des exemples directs.

Le travail théorique et d'enquête de notre revue doit donc nécessairement être confronté à cette situation. La marge de manœuvre pour l'action des communistes révolutionnaires aujourd'hui est certainement limitée. Notre action se manifeste aujourd'hui par la valorisation des formes de lutte et d'organisation de la résistance ouvrière, des luttes anti-impérialistes qui domment l'État français, ainsi que par un travail de bilan, de clarification, d'accumulation de forces et d'expérience de la perspective révolutionnaire. Même en l'absence du parti, les communistes agissent avec l'esprit du parti. Nous réaffirmons la nécessité de rêver et de donner une forme organisée à nos rêves....

# Le léninisme dans la métropole impérialiste

Utiliser le léninisme signifie mener non pas, une lutte abstraite pour la défense de principes abstraits ou une lutte contre une révision d'idées, mais mener une lutte concrète, une lutte politique avant tout au sein du prolétariat pour contrer toutes les influences politiques que les autres classes ont établies et établissent continuellement au cours même des luttes. Il s'agit d'avoir une vue d'ensemble des classes, des relations entre les États et du développement inégal de l'impérialisme. C'est analyser la lutte des classes comme une guerre. Le léninisme, c'est savoir conscientiser sa haine de classe.

Un postulat fondamental du léninisme est "sans théorie pas de révolution" et nous ajoutons, "sans théorie pas d'organisation". Les fondements du parti léniniste sont au nombre de quatre : **1) distinction entre moment économique et moment politique ; 2) distinction entre luttes de la classe ouvrière et conscience socialiste ; 3) distinction entre avant-garde et masse. 4) la relation entre le travail légal et illégal**

1) Il y a une distinction et une subordination de l'élément économique à l'élément politique. La lutte des classes n'est pas dirigée contre le patron individuel ou la banque mais contre l'Etat impérialiste. Identifier ses fissures, ses contradictions, ses faiblesses est l'une des premières activités de l'organisation révolutionnaire. Les syndicats, les comités de lutte ou les organisations nées de mouvements spontanés, même lorsqu'ils agissent avec l'action directe, sont soumis aux rapports de force entre les classes et sont donc incapables de s'exprimer au niveau de la rupture révolutionnaire (analyser la société dans son ensemble, et mettre au centre le problème du monopole de la violence). Les organisations révolutionnaires elles-mêmes ne sont pas des

"tours protégées", elles sont aussi traversées par la lutte des classes.

2) Le prolétariat ne peut pas se connaître lui-même, et encore moins connaître sa stratégie ou le mouvement coordonné de toutes ses actions et luttes, s'il ne voit que sa relation avec le capital industriel : en effet, nous dit Lénine, il ne peut même pas connaître exactement cette relation "immédiate" qui lui est propre. C'est-à-dire que, puisque le rapport de production salaire-travail-capital est l'abstraction qui nous permet de connaître tous les rapports sociaux et donc aussi le rapport entre les capitalistes industriels et les travailleurs, la classe ouvrière ne peut arriver à la connaissance exacte de ce rapport social par elle-même. Où la classe peut-elle "puiser" sa conscience ? Seulement dans le domaine des relations mutuelles de toutes les classes, dans le domaine des relations de toutes les classes avec l'État, dans le domaine des relations politiques. Ce n'est donc que dans sa conscience politique qu'il aura la conscience théorique, la conscience scientifique qui lui permettra de connaître l'abstraction " rapports de production ", car ce n'est que dans leur vie complexe que ces rapports vivent dans leur forme simple.

Il ne peut en être autrement car, dans le cadre de la lutte économique, la classe ouvrière ne connaît que le rapport social " ouvriers et maîtres ", elle ne connaît qu'un aspect de toute la vie économique et le connaît déformé et mystifié. Il est révélateur que dans un passage Lénine dise que l'ouvrier doit se représenter clairement la caractéristique économique et la figure politique et sociale du propriétaire foncier, du prêtre, du haut fonctionnaire, du paysan, de l'étudiant et du vagabond, et ne mentionne pas celle du capitaliste. Qui peut représenter clairement au travailleur la caractéristique économique et la figure politique sociale du capitaliste si ce n'est la connaissance, qui est finalement politique, de toutes les autres figures sociales et de toutes leurs relations, c'est le parti, l'organisation révolutionnaire. Le prolétariat peut parvenir à la connaissance de lui-même avant tout par la connaissance pratique-politique des relations réciproques de toutes les classes de la société et doit avoir une représentation claire des

caractéristiques économiques et des figures politiques et sociales des membres de ces classes et couches sociales. Ce n'est que dans cette connaissance claire que le prolétariat connaît ses propres caractéristiques économiques, politiques et sociales dans ses relations avec toutes les autres classes et couches sociales ; et dans cette connaissance, il peut clairement, scientifiquement reconstruire le "tableau vivant" de la société entière dans toutes ses manifestations économiques, sociales et politiques.

3) En tant que communistes, nous utilisons la catégorie de la guerre civile comme élément pour définir notre théorie révolutionnaire (paradoxalement, la contre-révolution nous le rappelle chaque jour : penser à la franchise absolue des documents stratégiques de l'OTAN sur le problème des fronts internes, c'est-à-dire la guerre contre les peuples de leurs propres États, ou aux déclarations constantes dans la presse patronale). L'avant-garde est le cadre politique capable de rendre la théorie révolutionnaire pratique. Cela ne passe évidemment pas seulement par une volonté révolutionnaire, une discipline, une science, avec l'accumulation d'expériences et d'outils, mais est lié à la faiblesse du système, qui se manifeste par des crises, " sans crise, pas de révolution ". Les processus de crise sont là en ce moment, mais il ne faut jamais oublier que le Capital n'est pas inerte et paralysé, il réagit aussi bien dans le processus de production que par des interventions financières.

Le parti révolutionnaire est une fraction du prolétariat, à savoir la partie la plus avancée, la plus consciente et, par conséquent, la plus révolutionnaire. Elle est formée par la sélection spontanée des prolétaires les plus conscients, les plus dévoués, les plus perspicaces. Le parti révolutionnaire est distinct de la masse entière des travailleurs, il possède une vision générale du chemin que la classe doit historiquement suivre et, il défend les intérêts non pas de groupes ou de catégories individuelles, mais de la classe prolétarienne tout entière.

4) Le travail légal (propagande et prosélytisme public, lutte pour les espaces démocratiques et

les libertés, etc.) ne signifie pas renoncer au travail illégal (capacité d'accumuler des forces et d'agir sur le terrain du monopole de la violence sur les autres classes). Il y a aussi un aspect de la défense de la "vie" même du militant révolutionnaire qui ne peut être réalisé que par le travail illégal. Ce terrain est le plus difficile, nous avons ceux qui le rejettent a priori : par lâcheté ou parce qu'ils ont simplement " accumulé des réserves économiques et de pouvoir " à défendre, ou ceux qui le stéréotypent (voyant cela comme un jeu ou une façon de se valoriser sur les autres). Des mots tels que révolution, guerre civile, insurrection, lutte armée, guérilla, lutte partisane, violence prolétarienne et autodéfense, et le terrorisme lui-même, doivent être utilisés le moins possible, non par peur de l'ennemi, mais parce qu'ils doivent redevenir du vocabulaire politique pour les communistes, et donc ne pas être une dimension esthétique de la rébellion.

L'action réciproque entre travail légal et travail illégal est également donnée par l'évaluation de l'Etat, une structure médiatrice des intérêts de classe mais, en fin de compte, toujours une arme sur laquelle repose le pouvoir armé de la bourgeoisie impérialiste. Dans la phase impérialiste, la démocratie est la meilleure coquille pour la bourgeoisie où elle peut exercer son pouvoir armé en tant que force potentielle ou cinétique. La démocratie impérialiste se manifeste par des politiques concertées entre les classes, mais avec au centre la centralisation du contrôle politique de la bourgeoisie par son État impérialiste. En ce sens, croire en la neutralité de l'État démocratique n'est pas seulement une illusion mais une action contre la vie même des communistes révolutionnaires.

Lénine était un révolutionnaire, pas un réformiste, mais que signifie être un révolutionnaire aujourd'hui, qu'est-ce que la révolution. Le mot "révolution" lui-même a un destin particulier : d'une part, il est utilisé abusivement pour définir tout événement ou toute attitude non conforme aux normes (par exemple, parmi les étudiants ou dans le récent mouvement des GJ), et d'autre part, il est même terni dans son expression (par exemple, parmi la classe ouvrière).



Définir un processus révolutionnaire a priori est impossible ; tant d'éléments y convergent que préfigurer son développement en détail revient à s'engager dans une mystification plutôt que dans un travail scientifique. Il est clair que sans processus de crise, on ne peut parler de processus révolutionnaire ; cela ne signifie pas qu'il faille attendre la crise de manière messianique. Les éléments objectifs (les contradictions de la forme de production capitaliste) et les éléments subjectifs (la lutte de classe révolutionnaire et la subjectivité politique elle-même) sont entrelacés, cependant, c'est le "volontariste" qui croit que la révolution existe toujours, c'est l'"opportuniste" qui ne la voit jamais. Dans la lutte des classes, les communistes accumulent l'expérience, la force, la connaissance, la science, ils deviennent des cadres politiques révolutionnaires, et c'est une condition fondamentale par rapport à une situation de crise permanente.

Ceux qui se réfèrent au léninisme ne peuvent renoncer à comprendre les lignes du processus révolutionnaire dans lequel ils s'inscrivent, ne peuvent renoncer à tracer une ligne stratégique, ne peuvent renoncer à apporter leur propre contribution à la création d'une théorie révolutionnaire dans la métropole impérialiste. Nous ne voulons pas réaffirmer notre "inimitié" avec le réformisme, l'opportunisme, aussi préférons-nous concentrer notre critique sur les approches "extrémistes".

1) **Le pragmatisme spontanéiste**, qui tend à confondre la théorie avec sa propre praxis politique. La mesure de son action devient le succès, obtenu à tout prix et au prix de tout compromis. La lutte, toute lutte, est surfaite ; on lui applique l'étiquette la plus utile. Ainsi on va de victoire en victoire, la révolution est à portée de main ! Pour découvrir plus tard que tout cela n'était qu'un rêve éveillé ! Puis crise de découragement, pessimisme, renoncement...

Ainsi, il est vrai, on ne "s'enferme pas chez soi pour étudier, on n'élabore pas des théories à un bureau", mais on pense en termes de lieux communs, on prend pour argent comptant les parodies misérables des "thèses politiques",

on agit les yeux bandés, pour finir dans l'impasse du militantisme (le mouvement est tout, la fin n'est rien).

2) **L'idéologisme dogmatique**. Cela fonctionne comme suit. En récitant la litanie : "marxisme, léninisme, anarchisme, etc...", on adhère à un parti qui se proclame le seul et véritable héritier de Marx, Lénine, Mao, Trotsky, etc... et attend des masses qu'elles en soient convaincues.....

Ces deux attitudes "théoriques" erronées ont une origine pratique : elles constituent toutes deux une vision "statique" et anti-politique d'une ligne prolétarienne. Ils ne saisissent pas la relation qui existe entre la spontanéité "élément naturel des luttes" et la praxis révolutionnaire, l'utilisation de la tactique et de la stratégie propres à l'action du parti, à l'organisation révolutionnaire.

La lutte se situe à deux niveaux : l'élaboration d'une théorie révolutionnaire dans la métropole (qui n'existe pas actuellement, bien que de nombreuses indications fondamentales soient contenues dans l'héritage théorique du marxisme), et l'action militante dans les luttes du prolétariat comme accumulation d'expérience et de force.

Ces deux moments sont liés, il n'y a pas d'avant et d'après. Ils agissent réciproquement les uns avec les autres. En ce sens, travailler sur la fraction communiste prolétarienne (créer des cadres politiques) est une des conditions pour commencer à poser concrètement la nécessité d'une organisation révolutionnaire. Diviser ces deux moments revient à rejeter à la fois la théorie et la praxis révolutionnaire.....

Il est nécessaire aujourd'hui de redéfinir le concept même de révolution à la lumière des conditions objectives. 3 points nous semblent importants à souligner :

1) **Processus révolutionnaire et non moment révolutionnaire**.

Dans la conception actuelle de la relation entre le mouvement de masse et l'organisation révolutionnaire, une image du processus de ce type est implicite : d'abord nous développons la

lutte politique, en gagnant les masses à la révolution, puis, lorsque les masses seront devenues révolutionnaires, nous ferons la révolution. Donc : aujourd'hui, les conditions révolutionnaires objectives n'existent pas ; il ne nous reste plus qu'à faire de la politique de manière plus ou moins traditionnelle. Objectif intermédiaire : construction du parti...

La thèse selon laquelle la révolution ne peut coïncider qu'avec un moment insurrectionnel qui portera le prolétariat au pouvoir est également implicite. Après la prise du pouvoir, la société sera transformée (position du ML et des troskistes). Il y a aussi ceux qui situent l'insurrection dans l'ici et maintenant (anarchistes, anciens et nouveaux situ, autonomes, etc.) où, à la place du prolétariat, on peut utiliser les anciennes et nouvelles définitions sociologiques des ensembles sociaux et culturels.... allant jusqu'à faire concorder avec l'insurrection les frustrations des intellectuels "malheureux" ou "incapables"... La gauche alternative, les néo-socialistes et les vieux révisionnistes (les nostalgiques de l'URSS ou de l'euro-communisme, des socialismes indigènes...) objectent : l'insurrection généralisée est une utopie ; il ne reste donc qu'à s'insérer dans les structures de pouvoir bourgeoises et à les transformer de l'intérieur. En fait, l'hypothèse d'une insurrection généralisée est absolument illusoire aujourd'hui. Mais cela ne signifie pas que nous renonçons à notre tâche de révolutionnaires.

C'est la réalité elle-même qui nous éloigne des suggestions d'une fausse alternative. La militarisation du conflit social, la désintégration générale de larges pans du prolétariat, la répression généralisée, constituent déjà un moment révolutionnaire possible pour les communistes.

Le processus révolutionnaire tend à se développer dès le départ sur tous les plans : il ne s'agit pas d'un choix volontariste mais d'une condition imposée par la réalité. Rompre avec la légalité ne devient pas un choix mais une nécessité pour ceux qui veulent se positionner de manière crédible par rapport aux contradictions de la métropole.

## 2) Processus révolutionnaire métropolitain.

On n'a pas encore suffisamment compris ce que signifie développer un processus révolutionnaire dans une **métropole impérialiste**.

Les modèles révolutionnaires du passé ou des régions périphériques sont inapplicables. Notre problème aujourd'hui est de prendre acte de la réalité dans laquelle nous évoluons ; la difficulté de cette quête ne doit pas nous conduire à prétendre que nous sommes dans la Russie de 1917 ou la Chine de 1927, l'Espagne de 1936, les forêts cubaines ou les montagnes péruviennes... Rappeler le marxisme, c'est utiliser l'héritage théorique du mouvement communiste et lui faire faire le saut dialectique que la réalité exige (un pied dans le passé et la tête droite vers l'avenir). En diverses vagues cycliques, le prétendu dépassement de la forme "parti" a toujours conduit aux formes que le léninisme avait déjà directement critiquées et dépassées : ouvriérisme, spontanéisme, syndicalisme, terrorisme... Ce n'est donc pas dans cette direction que nous devons aller. Il nous semble nécessaire de travailler théoriquement et pratiquement sur ces points :

Dans les zones métropolitaines, **les conditions objectives du passage au communisme existent** (production volcanique et misère artificielle) : la lutte vise essentiellement à créer les **conditions subjectives**. Cela implique que le prolétariat **doit réaliser directement sa révolution**, et qu'il ne peut plus, comme par le passé, greffer son action sur des objectifs essentiellement bourgeois : démocratie parlementaire, indépendance, unité nationale, développement industriel, etc. Les révisionnistes-réformistes ont pris en charge la défense de ces valeurs ; le problème est **d'attaquer** sur un objectif directement révolutionnaire : le renversement du système de pouvoir bourgeois et la transformation de l'essence même du pouvoir (autoritaire, centralisé, hiérarchique, répressif, manipulateur, etc.).

Le terrain de lutte essentiellement **urbain**. Les zones métropolitaines concentrent aujourd'hui les masses humaines et les principales portions de la classe ouvrière et du prolétariat



en général. A cette donnée statistique correspond une donnée politique : la ville est aujourd'hui le cœur du système, le centre organisateur de l'exploitation économico-politique. Mais c'est aussi le point le plus faible du système : là où les contradictions apparaissent les plus aiguës, là où le chaos organisé qui caractérise le capitalisme dans sa phase impérialiste est le plus évident, là où les scissions politiques affectent verticalement l'ensemble du tissu social. C'est sur ce terrain que le prolétariat moderne émerge le plus impétueusement, où il prend conscience de son unité. C'est ici, en son cœur, que le système doit être frappé.

La ville doit devenir pour l'adversaire, pour les hommes qui exercent aujourd'hui un pouvoir de plus en plus hostile et étranger aux intérêts des masses, un terrain perfide : chaque geste peut être contrôlé, chaque arbitraire dénoncé, chaque collusion entre pouvoir économique et pouvoir politique exposée.

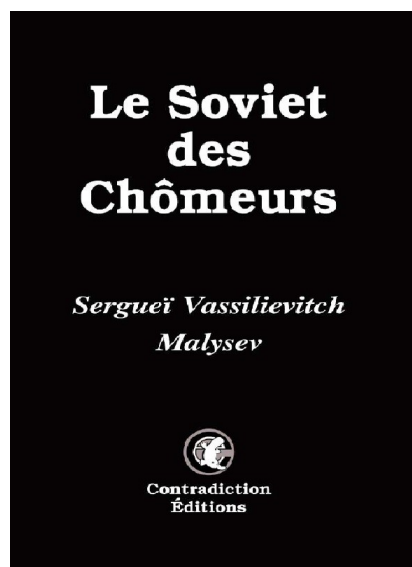
**"Agir dans les masses comme un poisson dans l'eau"** signifie pour nous empêcher le pouvoir d'avoir une image définie de sa force, le traquer dans ses repaires et retourner contre lui et ses représentants (ou contre ceux qui, consciemment ou inconsciemment, prennent sa défense, et deviennent ses complices) toute la violence qu'il crache sans discontinuer contre la grande majorité du peuple. "Le but des amendes n'est pas de compenser une perte, écrivait Lénine, mais de créer une discipline, c'est-à-dire d'assujettir les ouvriers au patron, de forcer les ouvriers à exécuter les ordres du patron, à lui obéir en travaillant. Lutte contre les amendes 1895, Lénine écrit le "Commentaire de la loi sur les amendes infligées aux ouvriers des usines et des ateliers". : *"La lutte de la classe ouvrière russe pour son émancipation est une lutte politique, et son premier objectif est la conquête de la liberté politique"*.

La violence globale d'un système qui tend à dé-intégrer le prolétariat (tout en maintenant des portions de l'aristocratie ouvrière qui permettent au système d'avoir encore un consensus solide) doit être contrée par l'engagement global du révolutionnaire,

capable de transformer son moindre geste, son moindre lieu de travail ou territoire en un centre de lutte. Le système ne peut opposer que le poids de son oppression, de son chantage, de sa corruption. Avec ces armes, aucun système n'a jamais été capable de survivre.

3) **La classe ouvrière industrielle** (le cœur de la plus-value) a augmenté (pensez à l'immense atelier asiatique), mais son nombre a diminué par rapport au nombre total de prolétaires salariés ou de secteurs en voie de prolétarianisation (les machines : travail mort mange les hommes : travail vivant, parasitisme accru). Parallèlement à ce phénomène, nous avons la fluctuation de plus en plus évidente entre l'armée industrielle active et de réserve, avec une augmentation des **prolétaires sans réserve** dans un capitalisme vieux et drogué (financiarisation). L'action du populisme ou du néo-réformisme tend à exploiter cette portion sociale et à la soumettre ainsi aux craintes des classes moyennes, désormais de plus en plus effrayées par les mécanismes impérialistes et les contradictions de plus en plus criantes du capitalisme. En termes de chiffres, nous assistons dans le contexte urbain impérialiste à un **changement quantitatif** sans précédent entre les parties intégrées et dé-intégrées. C'est à l'action révolutionnaire de faire de cette transition un **saut qualitatif**.

B.N.



## Critique de l'opéraïsme Ranerio Panzieri

Selon les moments, le présent semble comme « immobile », figé, traversé par une absence de mouvements, de luttes. Dans ces périodes, il émerge également des courants de pensées, des actions et des pratiques, cherchant à rompre avec ce présent « immobile ». Les perspectives présentées comme « nouvelles », comme en rupture sont néanmoins parfois empreintes de ce qu'a traversé l'histoire dans des mouvements antérieurs. Ce qui apparaît comme des solutions « nouvelles » ne sont parfois que des résurgences de ce qui s'est déjà posé dans les mouvements antérieurs.

C'est pourquoi il est nécessaire de comprendre les limites de tout mouvement et de revenir sur ces périodes antérieures. Et ce afin de poser des perspectives pour aller vers le dépassement et la rupture.

La perspective d'un dépassement du marxisme a toujours conduit aux formes que le mouvement communiste révolutionnaire avait déjà directement critiquées et dépassées : réformisme, légalisme, ouvriérisme, spontanéisme, syndicalisme...

Les vagues révisionnistes qui ont frappé le marxisme et le mouvement ouvrier ont été multiples et avec des connotations ou des aspirations qui ne sont parfois pas directement conservatrices et réactionnaires.

Nous menons donc un travail critique pour contrer toutes les influences politiques contre-révolutionnaires qui s'établissent au sein du prolétariat.

Ce travail politique et ces critiques font partie de la lutte politique que doit mener tout communiste.

Nous commençons donc un cycle de matériel critique sur l'un des courants "extrémistes" les plus controversés qui ont émergé ces dernières années : l'opéraïsme italien, qui a donné vie sous différentes formes au mouvement autonome.

Critiquer ses présupposés théoriques ne signifie pas occulter le travail politique, l'action de milliers de camarades qui, à différentes époques et dans différents pays, ont été réalisé. Nous ne critiquons pas la générosité, la tentative de briser « la cage du présent », mais cela ne signifie pas pour autant adoucir la critique et ne pas mener ce travail pour identifier les limites objectives de ces tentatives.

Ces dernières années, plusieurs rééditions de documents sur l'opéraïsme italien, souvent apologétiques, sont parues en France.

Le destin des courants romantiques (anarchistes, ouvriéristes, autonomistes) est de toujours apparaître purs, où le rejet de la politique n'est pas lié à la praxis révolutionnaire mais à l'incapacité de comprendre et d'affronter les rapports de force pour mener la guerre révolutionnaire dans la lutte de classe.

Les hypothèses de ce courant, qui renvoient aux anciennes théories syndicalistes révolutionnaires, humanistes, socialistes et irrationalistes, ont été et sont toujours la base sur laquelle repose les « mouvements de protestations, de contestations » culturels et populistes modernes.

Prenons comme points de référence pour développer une critique de l'opéraïsme italien trois auteurs qui représentent à des étapes et à des moments différents des points les plus avancés : Ranerio Panzieri, Mario Tronti et Toni Negri.

Ces trois auteurs ont des origines politiques différentes qui sont indépendantes les unes des autres. Cependant, il existe une racine commune qui, à différentes périodes, s'éloigne de plus en plus du marxisme.

Les groupes de cette expérience ne peuvent évidemment pas être réduits à ces auteurs, pourtant leurs écrits ont été pris comme modèle interprétatif principal par le courant opéraïste lui-même<sup>1</sup>.

La production et l'apparition même des différents textes sont liées à certaines périodes de l'histoire italienne : le boom économique et les déséquilibres de la société italienne dans la période d'après-guerre, le long mai italien (les années 1970), les processus de crise que le parti communiste italien (le plus important parti communiste d'Europe occidentale) et le parti socialiste italien ont traversés.

Panzieri est le père fondateur de l'opéraïsme. Il était un socialiste lié aux idées du socialisme humaniste de Rodolfo Morandi (représentant du courant de gauche du Parti socialiste italien après la Seconde Guerre mondiale).

Vers la fin des années 1950, Panzieri, un certain nombre d'intellectuels et de syndicalistes sont impressionnés par le développement fulgurant du système d'usine ultramoderne qui a attiré dans le

<sup>1</sup> Nous utiliserons les termes operaïstes et autonomes pour désigner le même mouvement, mais nous signalons aux lecteurs que c'est dans la deuxième phase que les operaïstes ont utilisé le terme autonomes.

processus de production des millions de jeunes travailleurs arrachés à leurs origines (du sud de l'Italie).

Plus encore, ils ont été impressionnés par la contradiction entre une classe ouvrière extrêmement combative et l'environnement politico-syndical encore lié au compromis démocratique lié à la reconstruction du pays sorti vaincu de la Seconde Guerre mondiale.<sup>1</sup>

### Capitalisme et machinisme

Le point de départ de la réflexion de Panzieri est la centralité du rapport de production et la critique de la prétendue neutralité du développement technico-scientifique. Panzieri conteste l'idée d'une rationalité du processus de production distincte des besoins de l'accumulation capitaliste.

Cet usage capitaliste des machines n'est pas une déviation par rapport à un développement pour ainsi dire « normal » de la croissance capitaliste, mais détermine le développement technologique et, avec lui, l'assujettissement de l'ouvrier à la machine elle-même, laquelle est la personification du despotisme d'usine sur l'ouvrier devenu désormais appendice de celle-ci.

L'habileté de l'ouvrier dans le maniement d'un outil parcellaire ne compte plus dans la mesure où la technologie incorporée dans le système capitaliste devient « habileté » particulière de masse de l'ouvrier au service d'une machine particulière qui l'enchaîne.

Le progrès du capital se présente comme l'existence du capital et le processus d'industrialisation prend en charge des couches toujours plus avancées du progrès technologique, d'où la nécessité d'un plan pour lier les travailleurs au système de machines qu'est l'usine.

Il est ainsi affirmé que la tendance de la lutte des travailleurs va vers des formes managériales, c'est-à-dire vers la gestion du pouvoir politique et économique dans l'entreprise et dans l'ensemble de la société. La lutte, la revendication de contrôle des travailleurs, investit l'ensemble de la société, selon Panzieri.

Ces thèses "managériales" font écho à certaines des idées que Gramsci avait formulées dans les années 1920 dans le journal *L'Ordine Nuovo*<sup>2</sup> de Turin, en Italie.

<sup>1</sup> La question pour Raniero Panzieri est proche de la théorie de Gramsci : il pose comme une nécessité d'allier un « sentir » du prolétariat au « savoir » des intellectuels qui amènera la prise du pouvoir.

<sup>2</sup> Avec Gramsci, le mouvement avait certainement de nombreux points communs, par exemple l'intention explicite de renouveler le marxisme en partant de la réalité de l'usine.

Rappeler le marxisme signifie utiliser l'héritage théorique du mouvement communiste, et lui faire faire ce saut dialectique que la réalité impose. Apparemment, c'était un retour à Marx, mais pour le marxisme, le travail collectif du travailleur est aspiré par ce Moloch qu'est le capital fixe (machines) et qui s'accumule au détriment du travail vivant (travailleurs), pour arriver à la perspective non pas de la domination du travail vivant sur le travail mort (thèse managériale), mais du fait que le développement des machines et de l'automatisation prépare la société à la disparition de la mesure du temps de travail en valeur.

Un deuxième point de la réflexion de Panzieri est l'attaque contre le positivisme vulgaire qui considérerait la crise mortelle du système comme un fait inéluctable, lié au simple développement quantitatif des forces productives<sup>3</sup>.

Dans cette période historique, la polémique de Panzieri était dirigée contre l'utilisation instrumentale, qui était faite au sein du mouvement ouvrier, du discours sur le caractère objectif et nécessaire des lois qui régissent le développement capitaliste, utilisation instrumentale qui tendait à occulter ou à faire oublier la contradiction entre le capital et le travail et l'urgence de favoriser l'organisation du contrôle ouvrier sur l'ensemble du processus de production.

Les prémisses étaient bonnes, une critique de l'immobilisme et du fatalisme d'une certaine gauche, mais elle arrivait à des conclusions faibles déjà critiquées par Lénine lui-même...<sup>4</sup>

Les progrès de la technologie constituent donc le mode d'existence même du capital ; ils sont son mouvement d'expansion lui-même. Au fur et à mesure que l'industrialisation s'empare de stades technologiques toujours plus avancés, l'autorité du capitaliste s'accroît. La planification est donc étroitement liée, dans le capitalisme, à un emploi toujours croissant des machines. Pour Panzieri, le développement du capital n'était pas celui du capital financier, mais celui du capitalisme planifié. Avec la planification généralisée, selon les conclusions de Panzieri, toute trace de l'origine et de la racine du processus capitaliste disparaît, car le mode de production inconscient et anarchique est radicalement dépassé.

On en conclut que les contradictions immanentes ont perdu leur caractère naturaliste, propre à la phase compétitive : les contradictions imminentes ne sont pas dans les mouvements du capital, elles

<sup>3</sup> Nous pensons aujourd'hui au courant d'une fraction de la bourgeoisie impérialiste qui parle directement de communisme (Mask) mais en omettant évidemment la lutte des classes.....

<sup>4</sup> Lénine, *L'impérialisme*, édition science marxiste

ne sont pas internes au capital : la seule limite au développement du capital n'est pas le capital lui-même, mais la résistance de la classe ouvrière. Cette conclusion de Panzieri opère une totale révision de l'énoncé marxiste selon lequel « le véritable obstacle de la production capitaliste, c'est le capital lui-même » et en même temps attaque les fondements méthodologiques de la démarche dialectique de la critique de l'économie politique.

La dialectique du mode d'exposition préconisé par Marx consiste dans la compréhension du mouvement des catégories comme mouvement auto-contradictoire du capital, comme autocritique du système dans les limites de sa propre objectivité catégorielle, du point de vue bourgeois lui-même.

Une autocritique qui renvoie au caractère historique, donc à la caducité, du mode de production basé sur l'échange de marchandises.

Pour Marx : « *il existe par dessus tout une limite, non inhérente à la production en général mais à la production basée sur le capital* » (Grundrisse). L'horizon de cette limite, qui est représentée par le capital lui-même, le mouvement auto-contradictoire du capital est exposé par Marx dans la dialectique limites/obstacle : « *Tout d'abord : le capital contraint les travailleurs à dépasser la limite du travail nécessaire pour produire une plus-value. Ce n'est qu'ainsi, qu'il se valorise et crée la plus-value. Mais d'autre part, il pose le travail nécessaire seulement dans la mesure où et pour autant qu'il est du surtravail et que celui-ci, à son tour, est réalisable comme plus-value. Il pose donc le sur-travail comme condition du travail nécessaire et la plus-value comme limite du travail objectivé, de la valeur en général. Tant qu'il ne peut pas poser ce dernier il ne pose pas non plus le premier, pas plus qu'il ne peut le faire sur la base de celui-ci. Il limite donc – par un obstacle artificiel – le travail et la création de valeur, et il le fait pour la même raison et dans la mesure où il crée le sur-travail et la plus-value. Il pose donc, du fait de sa nature, un obstacle au travail et à la catégorie de valeur, lequel contredit sa tendance à s'étendre au-delà de toutes limites. Mais précisément parce que d'une part il pose un obstacle spécifique et que d'autre part il tend à dépasser tous les obstacles, il est la contradiction vivante.* », parce que la valeur constitue la base du capital, poursuit Marx, et que celui-ci existe nécessairement seulement pour autant qu'il réalise un échange avec un équivalent, il doit nécessairement procéder à un mouvement répulsif vis-à-vis de lui-même.

Un Capital universel qui n'aurait pas en face de lui d'autres capitaux avec qui échanger – et du point de vue actuel il n'a rien d'autre en face de lui que le travail salarié ou lui-même – est pour cette raison une absurdité.

La répulsion réciproque des capitaux est déjà impliquée dans le capital en tant que valeur d'échange réalisée. Il est évident que la profonde signification dialectique (en aucune façon réductible à une allégorie ou une métaphore) de cet exposé disparaît si la limite du développement du capital n'est pas constituée par le capital lui-même.

Si la dialectique limite/obstacle disparaît, c'est-à-dire la possibilité pour le capital de s'auto-contrarier, c'est également le mouvement du capital qui disparaît et par conséquent la possibilité théorique elle-même d'une critique de l'économie politique.

#### L'enquête ouvrière et la sociologie bourgeoise

Pour Panzieri, la dépendance des travailleurs à la machine se diffuse dans toute la société. Panzieri utilise alors la sociologie bourgeoise comme un outil scientifique pour analyser et acquérir une connaissance de l'ouvrier, du travail dans l'usine comme moyen pour arriver au socialisme et dépasser le capital.

Il est possible, selon lui, d'utiliser la sociologie « bourgeoise » comme un moyen de comprendre la classe ouvrière. Il pose le fait que c'est le moyen pour « relier » les intellectuels et les travailleurs. Le rapport à la lutte, aux contradictions internes à la classe, entre classe et capital est abandonné. De nombreux récits de vies, de descriptions de la condition ouvrière en sont ainsi issus.

Panzieri reprend l'outil de l'« enquête ouvrière » dont le but est la connaissance du type de conscience que les travailleurs ont d'eux-mêmes, ou de leurs attitudes politiques particulières. Diverses questions sont donc posées aux ouvriers afin de refléter et de faire remonter un jugement. C'est une démarche idéaliste dans la mesure où cela suppose qu'il est possible d'étudier les rapports entre la connaissance, le jugement et le comportement et voir si, en général, à un type de comportement correspond un certain type de jugement et, à partir de là, un certain type de comportement.

Cette thèse interprétative est plus proche de la sociologie de Weber que de la critique politique de Marx. Un certain idéalisme traverse alors ce courant dans la mesure où la classe ouvrière, en général, juge et comprend après avoir agi : en tant

que classe, elle ne formule pas une pensée à laquelle elle adapte un comportement mais fait exactement le contraire, selon le schéma praxis-théorie-praxis (action-réflexion-action).

L'enquête ouvrière de Marx était un instrument politique de connaissance et d'organisation<sup>1</sup>, tout comme l'enquête de Mao<sup>2</sup>.

Selon Lénine : "Seuls quelques intellectuels pénibles pensent qu'il suffit de parler aux ouvriers de la vie d'usine en les ennuyant avec ce qu'ils savent depuis longtemps".

La classe, selon Lénine, ne peut "dessiner" sa conscience que dans le champ des relations réciproques de toutes les classes, dans le champ des relations de toutes les classes avec l'État, dans le champ des relations politiques, et donc pas dans l'espace étroit des relations entre les ouvriers et l'industrie.

La classe ouvrière est conçue, par Panzieri, comme un ensemble d'unités sans relations entre elles<sup>3</sup>, comme des mondes non communicants (omettant ainsi la relation même qui existe à l'intérieur et entre les différentes classes), dont l'importance réside dans la relation avec la machine elle-même, comprise comme valeur d'usage et non comme capital fixe aspirant la plus-value du travailleur collectif.

Selon ce courant, l'ouvrier est l'être qui vit avant tout dans la production capitaliste et dans l'usine. C'est dans la production que prennent forme la révolte contre l'exploitation. Ainsi posé, c'est à partir de ce fait qu'ils y voient une possibilité de construire le socialisme. Cette construction est rendue possible par les ouvriers, la haine de l'exploitation et des exploités.

Cela conduit à l'apologie du fabricant, de l'ouvrier au sens strict, c'est-à-dire du travailleur manuel, éventuellement syndiqué.

Dans l'opérasime, il y aura toujours la recherche de la pureté du sujet révolutionnaire, qui les conduira à s'éloigner de plus en plus de la définition même de la classe<sup>4</sup>.

Panzieri s'appuie davantage sur la science sociale « traditionnelle » que sur un projet d'une reconstruction de la critique de l'économie politique réellement posée par Marx.

<sup>1</sup> K.Marx F.Engles, Sur les ouvriers, la science et la lutte, Contradiction Editions, 2022

<sup>2</sup> Mao, Style communiste, Contradiction Editions, 2022

<sup>3</sup> Suivant les subdivisions du plan d'enquête sur les métallurgistes : l'ouvrier métallurgiste, le compagnon, l'ouvrier monteur et l'opérateur de machines automatiques etc.....

<sup>4</sup> Aujourd'hui, les héritiers de ce courant parlent de multitudes "révolutionnaires"...

Pour Panzieri, les luttes des travailleurs de la grande industrie (années 1950-60 en Italie) ont immédiatement exprimé les formes et les revendications du pouvoir ouvrier.

Le pouvoir ouvrier qui était conçu comme un pouvoir contractuel et managérial dans le cadre de la relation capitaliste du mouvement ouvrier, comme une manifestation de pouvoir incompatible avec la société existante et comme alternative à celle-ci.

Elle n'a pas compris que même si le pouvoir des travailleurs apparaissait comme incompatible avec la gestion d'usine, il s'inscrivait encore et toujours dans le mode de production capitaliste qui voit son centre de pouvoir dans l'État et non dans la gestion d'usine<sup>5</sup>.

La classe et ses manifestations sont ainsi réduites au seul lien "économie-productivité". De plus, la classe elle-même a été réduite à un simple élément sociologique en rejetant ou en ignorant le prolétariat comme une classe sans réserve<sup>6</sup>.

Il n'est donc pas surprenant que dans la littérature politique de Panzieri (et par la suite également chez les autres auteurs de la tradition autonome), on observe un quasi-désintérêt pour le débat sur la crise.

Née dans une période de boom économique, la perception de la prolétarianisation sociale croissante,

<sup>5</sup> Ils reprenaient les vieilles thèses syndicalistes révolutionnaires : l'usine comme lieu physique, et jamais l'entreprise comme entité économique. Le problème a été réduit au problème de savoir qui produit, comment on s'organise, et non de la production elle-même.

<sup>6</sup> Il est clair que l'antagonisme découvert par Marx ne se situe pas dans l'entreprise bourgeoise et n'est pas l'antagonisme entre la marchandise que représente l'ouvrier et la part élevée dévolue au patron. C'est l'antagonisme dans le domaine de la société, entre les classes, entre la classe bourgeoise qui se contracte, et la classe prolétaire qui se dilate.

Dans le calcul de la répartition de la plus-value entre la consommation personnelle du patron, les investissements nouveaux pour les installations fixes et les matières premières, les nouveaux salaires, il faut faire attention à ceci : ne pas diviser la masse des salaires par le nombre des ouvriers occupés, mais par le nombre total des prolétaires.

Dans le premier cas, on voit le salaire monter en même temps que les louanges adressées au capitalisme civilisé et progressif.

Dans le second cas, on voit augmenter la faim et la misère de la surpopulation et gonfler l'antagonisme de Marx, prémisse de la révolution sociale. La loi est absolument claire. Accumulation plus grande, bourgeois moins nombreux. Plus d'accumulation, plus nombreux encore les prolétaires à demi occupés et en chômage; le poids mort de la population surnuméraire, sans réserve, augmente. Plus d'accumulation, plus de richesse bourgeoise et plus de misère prolétarienne". Précisions sur marxisme et misère et lutte de classes et « offensives patronales », Battaglia Comunista, 1949, Sinistra.net

et de la crise économique, a été reléguée à une conception marxienne erronée du développement historique du système de production capitaliste. La crise a été analysée uniquement sous l'angle du comportement des travailleurs, en la politisant et en niant la dimension contradictoire de la lutte des classes. Cela a conduit au rejet explicite du lien dialectique entre crise et révolution.

Pour Marx, les conditions essentielles qui préparent la nouvelle société sont :

- 1) la perte d'importance du travail vivant par rapport au travail mort,
- 2) la croissance de la surpopulation relative
- 3) la croissance de la misère relative.

Marx et Engels, en découvrant les lois qui régissent le devenir social révolutionnaire, ont posé le prolétariat comme la dernière classe de l'histoire dans l'ordre du temps. Celle-ci, produit de l'évolution de toutes les formes sociales ayant existé jusqu'alors et du passage de l'une à l'autre, sera finalement un facteur de dissolution de toutes les classes.

De leur découverte, Marx et Engels avaient certainement déduit que le passage de la forme capitaliste à la forme communiste était l'œuvre du prolétariat conscient.

Mais ils ont averti, en même temps, que la dialectique du développement capitaliste est celle de l'assujettissement réel et non formel du travail au Capital, c'est-à-dire : développement de la force productive sociale par la production de plus-value relative et non absolue (augmentation de la composition technique et organique du Capital, c'est-à-dire du machinisme).

Ainsi la force de travail, loin de devenir de plus en plus importante, aurait au contraire historiquement diminué par rapport à la quantité de capital qu'elle mettrait en mouvement. Dans les ouvrages « Grundrisse » comme dans le « Capital », Marx n'esquisse pas du tout une sorte de sociologie ouvrière par laquelle la rébellion politique d'une classe conduirait à la révolution du mode de

production : au contraire, la fin du capitalisme est décrite à travers l'identification de ses lois intrinsèques de développement qui génèrent les caractéristiques de la nouvelle société bien avant que le prolétariat en prenne conscience et se constitue en classe.

La logique matérielle de la révolution est donc inversée par rapport à la logique sociologique de l'histoire : le prolétariat devient une force politique en raison de sa fonction quantitative diminuée dans la production sociale et de sa fonction qualitative accrue en tant que producteur de plus-value relative (c'est-à-dire : dans la valeur finale de la marchandise, il y a de moins en moins de travail vivant et de plus en plus de plus-value qui devient du travail mort cristallisé dans l'énorme masse de marchandises...etc. qui couvre la surface de la planète).

C'est pourquoi Marx voit dans la domination du travail mort sur le travail vivant même la loi première du Capital :

"L'accumulation capitaliste, précisément par rapport à son énergie et à son volume, produit constamment une surpopulation ouvrière relative, c'est-à-dire excédentaire par rapport aux besoins moyens de la valorisation du capital, et donc superflue" (Le Capital, Livre I, Ch. XIII.3).

Et en même temps il y voit sa contradiction absolue lorsqu'il aborde la loi inexorable de l'accroissement de la misère par rapport à la valeur produite.

Les hommes, dit-il, sont obligés de révolutionner la société dans laquelle ils vivent précisément parce que les relations de production qui leur permettent d'obtenir certains résultats, un certain niveau de vie, entrent en crise mortelle. Lorsqu'elle atteint cette limite, chaque société ne peut s'empêcher de retirer aux hommes ce qu'elle leur a précédemment donné.

Dans l'œuvre de Marx, la classe ouvrière n'apparaît jamais comme le moteur de la transformation.

Le prolétariat est « le seul instrument » approprié, le fossoyeur qui enterrera le capitalisme et toutes les classes.

C.B. M.R.



# Une critique marxiste-féministe de la théorie de l'intersectionnalité

## Introduction

Aux États-Unis, à la fin du vingtième et au début du vingt-et-unième siècle, un ensemble spécifique de politiques domine au sein de la gauche. Aujourd'hui, vous pouvez entrer dans n'importe quelle université, n'importe lequel des nombreux blogs de la gauche progressiste ou n'importe quel site d'information et les concepts d'"identité" et d'"intersectionnalité" y sont présentés comme la théorie hégémonique. Mais, comme toute théorie, elle correspond à l'activité de la classe ouvrière qui conteste la composition du capital aujourd'hui. La théorie n'est pas un nuage flottant au-dessus de la classe, faisant pleuvoir des réflexions et des idées, mais, comme l'écrit Raya Dunayevskaya, "les actions du prolétariat créent la possibilité pour l'intellectuel de résoudre la théorie." (Marxisme et liberté). Par conséquent, pour comprendre les théories dominantes de notre époque, il faut comprendre le mouvement réel de la classe. Dans ce texte, je passerai en revue l'histoire des politiques identitaires et de la théorie de l'intersectionnalité afin de construire une critique de cette dernière et de proposer une conception marxiste positive du féminisme.

## Le contexte de l'"identité" et de la "théorie de l'intersectionnalité"

Pour comprendre l'"identité" et la "théorie de l'intersectionnalité", il faut comprendre la circulation du capital (c'est-à-dire l'ensemble des relations sociales de production dans le mode de production actuel) qui a précédé le développement de ces concepts dans les années 1960 et 1970 aux États-Unis. Plus précisément, puisque la "théorie de l'intersectionnalité" a été développée principalement en réaction au féminisme de la deuxième vague, il est nécessaire d'étudier comment les relations de genre se sont développées sous le capitalisme.

Lors du passage du féodalisme au capitalisme, la division du travail par sexe, puis les relations entre les sexes au sein de la classe, ont commencé à prendre une nouvelle forme qui correspondait aux besoins du capital. Voici quelques-unes des nouvelles relations :

(1) L'évolution du salaire. Le salaire est la forme capitaliste de la coercition. Comme l'explique Maria Mies dans son livre *Patriarchy and Accumulation on a Global Scale*, le salaire a remplacé le servage et l'esclavage comme méthode pour forcer le travail aliéné (c'est-à-dire le travail effectué par un

travailleur pour quelqu'un d'autre). Sous le capitalisme, ceux qui produisent (les travailleurs) ne possèdent pas les moyens de production, ils doivent donc travailler pour ceux qui possèdent les moyens de production (les capitalistes). Ainsi, les travailleurs doivent vendre au capitaliste la seule chose qu'ils possèdent, la capacité de travailler, ou force de travail. Il s'agit d'un élément clé car les travailleurs ne sont pas rémunérés pour un travail vivant sensible - l'acte de produire - mais pour la capacité de travailler. La séparation entre le travail et la force de travail donne une fausse impression d'échange égal de valeur - le travailleur est apparemment payé pour la quantité qu'il produit, mais il n'est payé que pour sa capacité à travailler pendant une période donnée.

En outre, le temps de travail est divisé en deux : le temps de travail nécessaire et le temps de travail excédentaire. Le temps de travail nécessaire est le temps (en moyenne) nécessaire à un travailleur pour produire suffisamment de valeur pour acheter tout ce dont il a besoin pour se reproduire (de la nourriture à un iPhone). Le temps de travail excédentaire est le temps pendant lequel on travaille au-delà de ce qui est nécessaire. Puisque le taux courant de la force de travail (encore une fois, la capacité de travailler - pas le travail vivant lui-même) est la valeur de tout ce dont un travailleur a besoin pour se reproduire, la valeur générée par le surtravail va directement dans les poches du capitaliste. Disons que je travaille dans une entreprise de Furby. Je suis payé 10 dollars par jour pour 10 heures de travail, je produis 10 Furby par jour et chaque Furby se vend 10 dollars. Le capitaliste me paie pour la capacité de travailler une heure par jour afin de produire suffisamment de valeur pour me reproduire (1 Furby = 1 heure de travail = 10 dollars). Ainsi, le temps de travail nécessaire est d'une heure et le temps de travail excédentaire est de 9 heures (10-1). Le salaire cache la vérité. N'oubliez pas que, sous le capitalisme, nous semblons être payés pour la juste valeur de ce que nous produisons. Cependant, nous ne sommes payés que pour le temps de travail nécessaire, ou le minimum nécessaire pour nous reproduire. Sous le féodalisme, c'était différent et il était très clair combien de temps chacun travaillait pour lui-même et combien de temps il travaillait pour un autre. Par exemple, si le serf travaillait la terre cinq heures par semaine pour produire de la nourriture pour le seigneur féodal, le temps restant lui appartenait. L'émergence du salaire est essentielle car c'est ce même salaire qui a imposé la division sexuelle du travail.

(2) Une séparation entre la production et la reproduction. La production de marchandises s'est accompagnée d'une séparation entre la production et la reproduction. Pour être clair, la "reproduction" ne fait pas seulement référence à l'acte d'avoir des bébés. Elle englobe également les différents besoins du capitalisme - de la préparation de la nourriture à l'entretien de la maison, de l'écoute d'un partenaire se



plaignant de sa journée de merde à la prise en charge des malades, des personnes âgées, des jeunes ou des membres de la société présentant des handicaps. Avec le développement du capitalisme, le travail productif (produisant de la valeur) correspondait généralement à un salaire, tandis que le travail reproductif n'était pas rémunéré (ou très peu), car il ne produisait apparemment aucune plus-value pour le capitaliste. La séparation, définie par les salaires, est devenue un nouveau mode de capitalisme. Les femmes étaient largement exclues du monde productif et n'étaient donc pas rémunérées pour le travail reproductif qu'elles effectuaient. Ainsi, un certain pouvoir a été donné aux hommes sur les femmes, et un antagonisme a émergé au sein de la classe sur la base de la division sexuée du travail. Silvia Federici, dans *Caliban et la sorcière*, nomme ce phénomène "le patriarcat du salaire".

(3) Le développement contradictoire de la famille nucléaire. Avec l'évolution du capitalisme et de l'industrie à grande échelle, le contenu traditionnel de la famille nucléaire a pris un chemin contradictoire. D'une part, comme le soulignent des théoriciens tels que Selma James et Mariarosa Dalla Costa dans *"Women's Power and the Subversion of Community"*, la famille nucléaire a été renforcée par la division sexuelle du travail qui a créé le salaire. Les femmes et les enfants étaient exclus du salaire et relégués au travail reproductif ; les hommes étaient salariés et relégués au travail productif. Cela signifie que les hommes ont besoin des femmes et des enfants pour se reproduire et que les femmes et les enfants ont besoin de l'homme salarié pour reproduire la famille (dans certains cas, ce salaire est complété par un faible salaire des femmes pour leur travail de domestiques ou d'autres tâches reproductives). Ainsi, d'une part, le développement du capitalisme a renforcé la famille nucléaire.

D'autre part, les relations capitalistes ont affaibli la famille nucléaire. Comme le soulignent James et Dalla Costa, la division du travail entre les sexes est :

"Le capital, qui élève l'hétérosexualité au rang de religion, rend en même temps impossible dans la pratique tout contact physique ou affectif entre hommes et femmes. Elle sape l'hétérosexualité, sauf en tant que discipline sexuelle, économique et sociale" (Dalla Costa et James, *Women and the Subversion of Community*).

(4) L'émergence de l'"identité" et de l'alignement. John D'Emilio pose l'idée d'un développement contradictoire de la famille nucléaire, en raisonnant que "l'identité gay" (et on peut en déduire qu'elle inclut également "l'identité féminine"), en tant que catégorie, a émergé à travers la famille. Il plaide pour une distinction entre le comportement gay et l'identité gay :

"Il n'y avait, purement et simplement, aucun "espace social" dans le système de production colonial qui permettait aux hommes et aux femmes d'être gays. La survie était structurée autour de la participation à une famille nucléaire. Il y avait certains actes homosexuels - la sodomie chez les hommes, l'obscénité chez les femmes - auxquels certains individus participaient, mais la famille était tellement omniprésente que la société coloniale n'avait même pas de catégorie d'homosexuel ou de lesbienne pour décrire une personne... À la fin de la seconde moitié du XIXe siècle, la situation changeait de façon marquée avec l'arrivée du système capitaliste. Ce n'est que lorsque les individus ont commencé à gagner leur vie par le biais du travail salarié, plutôt qu'en tant que membres d'une unité familiale interdépendante, qu'il a été possible pour le désir homosexuel de se fondre dans une identité personnelle - une identité basée sur la capacité à rester en dehors de la famille hétérosexuelle - et de construire une vie personnelle basée sur l'attraction pour son propre sexe" ("*Capitalisme et identité gay*").

Le concept d'"identité", selon D'Emilio, est essentiel pour comprendre les politiques d'identité et la théorie de l'intersectionnalité. En distinguant entre "comportement" et "identité", D'Emilio se rapproche de ce qui pourrait être étendu aux catégories marxistes : "travail" et "alignement". Permettez-moi de faire une digression pour compléter cette idée.

Pour Marx, le travail est une catégorie abstraite qui définit l'histoire humaine. Dans ses premiers écrits, Marx fait référence au travail comme à l'auto-activité ou à l'activité vitale. Dans "*Travail aliéné*", Marx écrit :

" Car, en premier lieu, le travail, l'activité vitale, la vie productive elle-même, n'apparaît à l'homme que comme un moyen de satisfaction d'un besoin, de la nécessité de maintenir l'existence physique. La vie productive, en revanche, est une vie générique. C'est la vie qui crée la vie. Dans la forme d'activité vitale réside le caractère donné d'une espèce, son caractère générique, et l'activité libre et consciente est le caractère générique de l'homme. La vie elle-même n'apparaît que comme un moyen de vivre".

L'auto-activité ou l'activité vitale est une abstraction qui transcende une modalité particulière ou un mode de production particulier (capitalisme, féodalisme, tribalisme, etc.). Cependant, ce n'est que dans le cadre de la modalité que le travail peut être compris - à travers la forme, l'organisation sociale du travail, les humains s'engagent dans un processus incessant de satisfaction des besoins et même d'apprentissage de nouveaux besoins et de découverte de nouvelles façons de les satisfaire. Le travail englobe tout, de l'emploi sous le capitalisme au travail agricole sous le féodalisme, en passant par la création artistique et l'écriture de poèmes, les relations sexuelles et l'éducation des enfants. Par le travail, et ses

nombreuses expressions, ou formes, nous participons au monde qui nous entoure, le changeant et nous changeant nous-mêmes par la même occasion.

Au sein du capitalisme, il existe une division entre le travail et la volonté consciente. Lorsque Marx dit : "La vie elle-même n'apparaît que comme un moyen de vivre", il souligne la contradiction. Comme nous l'avons déjà mentionné, sous le capitalisme, le travail est séparé des moyens de production, et nous devons donc travailler pour ceux qui contrôlent les moyens de production. Nous effectuons le même travail toute la journée, tous les jours, et recevons un salaire pour cette activité qui nous permet de subvenir à nos besoins. Nous produisons de la valeur afin d'échanger les valeurs d'usage dont nous avons besoin pour survivre. Ainsi, sous le capitalisme, ce qui semble être un simple moyen de répondre aux besoins (un emploi) est, en fait, l'activité de la vie elle-même (le travail). Étant donné ce schisme entre le travail et la volonté consciente, notre travail sous le capitalisme est aliéné, ce qui signifie que nous ne l'utilisons pas pour notre propre enrichissement, mais que nous finissons par le céder au capitaliste. Le travail multilatéral devient unilatéral, le travail est réduit à un emploi. Dans L'Idéologie allemande, Marx écrit : " En fait, à partir du moment où le travail commence à être divisé, chacun se déplace dans un certain cercle exclusif d'activités, qui lui est imposé et dont il ne peut sortir ; l'homme est chasseur, pêcheur, berger ou critique, et il n'a pas d'autre choix que de le rester, s'il ne veut pas être privé des moyens de vivre ". Nous ne sommes pas des êtres enrichis, participant à toutes les formes de travail auxquelles nous voudrions participer, mais nous nous reléguons à une seule manifestation du travail afin de troquer des produits de première nécessité. Nous sommes des travailleurs dans des centres d'appels, des coiffeurs, des infirmiers, des enseignants, etc. L'unilatéralité, en tant que condition préalable à la satisfaction des besoins, est propre au mode de production capitaliste.

En appliquant les catégories de Marx à l'explication de l'homosexualité par D'Emilio, nous pourrions dire que les comportements homosexuels sont une expression du travail, ou de l'auto-activité, et que l'identité homosexuelle est une forme particulière de travail sous le capitalisme, et est à la fois unilatérale et aliénée. On distingue la différence entre une personne qui s'engage consciemment dans des actes homosexuels et une autre qui est définie par une forme de travail : un homosexuel. Avec le développement du capital, quelque chose de similaire se produit pour les femmes et les personnes de couleur dans le développement du capital, elles finissent par participer à certains emplois qui sont féminisés ou racialisés. Pour le dire autrement, au sein du capitalisme, nous sommes catalogués : je

suis chauffeur, je suis coiffeur, je suis une femme. Les différentes formes de travail, ou les différentes expressions de l'activité vitale (la manière dont nous sommes en relation avec le monde qui nous entoure) limitent notre capacité à être des humains multidimensionnels.

Une fois que nous aurons compris l'"identité" de cette manière, nous nous efforcerons d'instaurer une société qui ne nous réduise pas à être simplement "un conducteur", "une femme" ou "un homosexuel", mais une société qui permette à chacun d'utiliser librement l'activité vitale et le multilatéralisme de la manière qui lui plaît. En d'autres termes, nous nous efforcerons de créer une société qui abolira ou dépassera les "identités". Je vais vous expliquer plus en détail ci-dessous.

### **Qu'est-ce que la théorie de l'intersectionnalité et comment est-elle née ?**

Le terme "intersectionnalité" n'était pas courant avant le début des années 1980. Selon la plupart des historiennes féministes, Kimberlé Williams Crenshaw a été la première à inventer le terme dans une série d'articles écrits entre 1989 et 1991 environ (par exemple, "Mapping the Margins"). La théorie de l'intersectionnalité a ensuite été popularisée par un certain nombre de théoriciens critiques du genre et de la race.

Indépendamment de l'origine du terme, la théorie de l'intersectionnalité est ancrée dans les mouvements de lutte des classes des années 1960 et 1970 aux États-Unis et en Europe (au sens large). Cette période se caractérise généralement par des luttes autonomes fondées sur la division du travail par sexe ou par race. Les Noirs étaient à l'avant-garde de ce type de lutte, développant et dirigeant diverses organisations, des partis révolutionnaires tels que le Black Panther Party aux organisations syndicales majoritairement noires telles que le Dodge Revolutionary Trade Union Movement (DRUM). Ces luttes ont influencé d'autres groupes, tels que les femmes blanches, les Latinos, les gays et les lesbiennes, et les ont amenés à former des organisations similaires basées sur la race, le genre ou la sexualité (bien qu'il y ait eu des projets multiethniques à l'époque, et de nombreuses contradictions au sein des organisations elles-mêmes, on peut dire qu'à ce moment historique particulier, il y avait une tendance à s'organiser au-delà de ces divisions). Cette tendance était due à la division du travail selon le sexe ou la race ; les Noirs étaient relégués dans certains quartiers et dans certaines formes de travail, la valeur du travail d'un Noir était inférieure à celle d'un Blanc. Une hiérarchie socialement construite, fondée sur la couleur de la peau, et les antagonismes correspondants au sein de la classe, étaient déjà pleinement développés et

matériellement appliqués. Être noir signifie être soumis à la déshumanisation, relégué à une forme de travail : produire et reproduire la négritude. Le Black Power était donc une lutte contre l'aliénation et le caractère unilatéral de la négritude ; c'était une lutte pour libérer le travail, pour libérer le multilatéralisme et unifier le travail avec une volonté consciente.

De même, les femmes se sont organisées en réponse à la division sexuée du travail pour se libérer de l'alignement de la "féminité". Par exemple, les femmes ont lutté pour la liberté sexuelle et reproductive afin d'obtenir le contrôle des moyens de production (le corps). Marie Mies décrit comment le corps fonctionne comme un moyen de production pour les femmes sous le capitalisme. Elle dit : "Le premier moyen de production, avec lequel l'être humain commence à agir sur la nature, est son propre corps", et ensuite, poursuit-elle, "les femmes peuvent faire l'expérience de leur corps tout entier, pas seulement de leurs mains ou de leur tête. Par leur corps, elles produisent de nouveaux enfants ainsi que la première nourriture de ces enfants" (Patriarcat et accumulation à l'échelle mondiale). L'utilisation du corps des femmes étant une forme spécifique de travail aliéné pour les femmes sous le capitalisme, elle est historiquement un site de lutte pour la libération.

Cependant, il y avait également une tendance au sein du féminisme de la deuxième vague qui cherchait à reproduire les relations capitalistes, plaidant pour "un salaire égal pour un travail égal". Les deux tendances sont une réponse aux relations sociales genrées sous le capital, et toutes deux partagent une méthodologie de politique identitaire, arguant que les femmes peuvent s'unir sur la base d'une expérience commune de "être femme" ou de "féminité".

C'est à partir de là que la théorie de l'intersectionnalité a été établie. Lorsque les luttes autonomes des années 1960 et 1970 ont commencé à s'estomper, des groupes comme le Combahee River Collective ont répondu aux divisions matérielles au sein du mouvement. Ils ont conclu que le féminisme de la deuxième vague, de composition effectivement blanche, excluait les femmes de couleur en supposant que l'expérience des femmes blanches pouvait être étendue aux femmes de couleur et, en outre, que les femmes blanches étaient les représentantes appropriées des femmes de couleur. En revanche, le Combahee River Collective a estimé qu'une praxis révolutionnaire devait être façonnée par l'expérience des lesbiennes noires, en affirmant :

"Cette focalisation sur notre propre oppression s'incarne dans le concept de politique identitaire. Nous pensons que la politique la plus profonde et potentiellement la plus radicale doit être basée directement sur notre identité, et non sur le travail, pour mettre fin à l'oppression d'autres personnes.

Dans le cas des femmes noires, ce concept est particulièrement répugnant, dangereux et menaçant, et donc révolutionnaire, car il est évident, si l'on examine tous les mouvements politiques antérieurs au nôtre, que dans ces mouvements, n'importe qui d'autre mérite plus que nous la libération" ("Combahee River Collective Manifesto").

Ce qui a suivi à travers le Combahee River Collective était un ensemble spécifique de politiques identitaires (basé sur l'expérience des femmes noires, lesbiennes et de la classe ouvrière) qui a pris racine théoriquement avec l'émergence de la théorie de l'intersectionnalité. Les théoriciens de l'intersectionnalité qui ont émergé à la fin des années 1970 et au début des années 1980 ont identifié à juste titre les antagonismes au sein de la classe, en affirmant que l'on ne peut pas débattre du genre sans débattre également de la race, de la classe, de la sexualité, du handicap, de l'âge, etc.

Patricia Hill Collins décrit la théorie de l'intersectionnalité comme "une analyse qui affirme que les systèmes de race, de classe, de genre, de sexualité, d'identité ethnique, de nationalité et d'âge forment les caractéristiques mutuellement construites d'une organisation sociale qui façonne l'expérience des femmes noires et qui, à son tour, est façonnée par l'expérience des femmes noires" (Black Feminist Thought). En utilisant cette définition et les principaux écrits des théoriciens de l'intersectionnalité, j'ai nommé les quatre composantes centrales de la théorie : (1) une politique de la différence, (2) une critique des organisations de femmes et des organisations de personnes de couleur, (3) la nécessité de donner du pouvoir aux plus opprimés en tant que leaders et de prendre des décisions à partir d'eux, et (4) la nécessité d'avoir une politique qui prend en compte toutes les formes d'oppression.

(1) Une politique de la différence. Les théoriciens de l'intersectionnalité estiment que diverses identités telles que la race, la classe sociale, le sexe, la sexualité, etc. nous différencient nécessairement des autres qui ne partagent pas les mêmes identités. Ainsi, un homosexuel noir issu de la classe dirigeante aura une expérience différente et donc une politique différente de celle d'une femme blanche hétérosexuelle issue de la classe ouvrière. D'autre part, les personnes ayant des identités multiples, comme être noir ou être lesbienne, auront une expérience commune qui les unifie naturellement. Certaines des identités partagées sont plus susceptibles d'unir certains que d'autres. explique Collins :

"D'une part, toutes les femmes afro-américaines sont confrontées à des défis similaires qui résultent du fait de vivre dans une société qui, historiquement et quotidiennement, cible les femmes d'origine africaine. Bien que nous soyons confrontés à des

défis communs, cela ne signifie pas que nous avons tous vécu les mêmes expériences ou que nous sommes d'accord sur la signification de nos expériences changeantes. Ainsi, d'autre part, malgré les défis communs auxquels nous sommes confrontés en tant que groupe, les réponses aux questions centrales qui caractérisent nos connaissances ou notre point de vue de groupe sont diverses. En dépit des différences d'âge, d'orientation sexuelle, de classe, de région et de religion, les femmes noires américaines se heurtent à des pratiques sociales qui les placent dans des logements, des quartiers, des écoles, des emplois et des traitements publics de moins bonne qualité, et qui dissimulent cette considération différentielle derrière un ensemble de croyances communes sur notre intelligence, nos habitudes de travail et notre sexualité. Cette situation partagée entraîne à son tour des modèles d'expérience récurrents pour les membres individuels du groupe".

Il existe une pierre angulaire de la théorie de l'intersectionnalité : certains individus ou groupes sont différenciés des autres en fonction de leurs expériences. Cela peut se faire à travers de nombreuses lignes d'identité différentes.

(2) Critiques des organisations de femmes et des organisations de personnes de couleur. Dans les années 1960 et 1970, au sein des organisations dirigées par des personnes de couleur, des femmes, du Black Power et des Chicana/o, les femmes de couleur, en particulier, étaient marginalisées. La plupart des théoriciens de l'intersectionnalité attribuent ce phénomène à l'expérience unique des femmes de couleur (en particulier les femmes noires) en termes de race, de classe, de sexe et d'autres formes d'oppression. Par exemple, Collins affirme que les femmes de couleur se sont abstenues de rejoindre les organisations féministes blanches parce qu'elles étaient "racistes et trop préoccupées par les femmes blanches de la classe moyenne". De même, Collins affirme que les études noires sont traditionnellement basées sur des "valeurs masculines" et ont également "une tendance masculine", bien qu'historiquement, elles fassent partie d'organisations afro-américaines et se sentent en même temps marginalisées par celles-ci. Là encore, il s'agit d'une situation historique et factuelle que les théoriciens de l'intersectionnalité attribuent aux différences d'identité.

La politique identitaire et la théorie de l'intersectionnalité sont nées des antagonismes réels entre les femmes homosexuelles de couleur et les autres secteurs de la classe sociale aux États-Unis dans les années 60 et 70.

(3) La nécessité de donner aux plus opprimés le pouvoir de diriger et de prendre les décisions à leur

place. Selon cette analyse, les théoriciens de l'intersectionnalité soutiennent que l'expérience d'être une personne opprimée la place dans une position particulièrement privilégiée pour se défendre. En d'autres termes, si vous subissez de multiples oppressions fondées sur l'identité, vous êtes l'avant-garde de la lutte contre celles-ci. bell hooks écrit :

"En tant que groupe, les femmes noires sont dans une position inhabituelle dans cette société, car non seulement nous sommes en tant que collectif au bas de la pyramide professionnelle, mais notre statut social est inférieur à celui de tout autre groupe. En occupant cette position, nous portons le poids de l'oppression sexiste, raciste et de classe. En même temps, nous sommes un groupe qui n'a pas été socialisé pour assumer le rôle d'exploiteur/oppresseur puisqu'on nous a refusé un "autre" que nous pouvons exploiter ou opprimer... Les femmes noires sans "autre" institutionnalisé qu'elles peuvent discriminer, exploiter ou opprimer ont une expérience vécue qui remet directement en question la structure sociale raciste, classiste et sexiste de la classe dirigeante et son idéologie concomitante. Cette expérience vécue peut façonner notre conscience de sorte que notre vision du monde diffère de celle de ceux qui bénéficient d'un certain degré de privilège - aussi relatif soit-il dans le système existant. Il est essentiel pour l'avenir des luttes féministes que les femmes noires reconnaissent le point de vue particulier que nous donne notre marginalité et qu'elles utilisent cette perspective pour critiquer l'hégémonie raciste, classiste et sexiste et pour imaginer et créer une contre-hégémonie" (Feminist Theory : From the Margin to the Centre).

Ce point justifie la nécessité d'habiliter les personnes homosexuelles, les femmes et les personnes de couleur en tant que leaders des mouvements de lutte et permet aux théoriciens de l'intersectionnalité d'expliquer pourquoi, historiquement, les plus opprimés sont souvent les plus militants.

(4) La nécessité d'une politique qui prenne en compte toutes les oppressions. Enfin, tous les théoriciens de l'intersectionnalité soulignent l'importance d'analyser toutes les formes d'oppression, en utilisant des termes tels que "système d'oppressions imbriquées", "matrice de domination" ou toute autre variante. Il s'agit de l'impossibilité d'analyser une identité ou un type d'oppression sans prendre en compte les autres. Comme le dit Barbara Smith, en un mot, "les grands "ismes" sont intimement liés" (The Truth That Never Hurts : Writings on Race, Sex and Freedom). Il est impossible de les séparer.

Si la théorie de l'intersectionnalité semble surmonter les limites de la politique identitaire, elle n'y parvient pas. La section suivante démontrera comment la théorie de l'intersectionnalité est, en fait, une idéologie bourgeoise.

## Une critique de la politique de l'identité et de la théorie de l'intersectionnalité

La politique identitaire est ancrée dans une expression unidimensionnelle du capitalisme et n'est donc pas une politique révolutionnaire. Comme nous l'avons déjà mentionné, l'"identité" peut être assimilée à un travail aliéné ; elle est une expression unilatérale de notre plein potentiel en tant qu'êtres humains.

Frantz Fanon aborde un sujet similaire dans la conclusion de *Peau noire, masques blancs*. Il écrit : "Le nègre, même sincère, est un esclave du passé. Cependant, je suis un homme et, en ce sens, la guerre du Péloponnèse m'appartient autant que la découverte de la boussole". D'une part, Fanon pointe du doigt une expression unilatérale particulière : la négritude. D'autre part, il met en évidence les multiples facettes d'un être qui a le potentiel d'être universel. Fanon est à la fois : un noir et un homme (ou en termes généraux, un humain) ; une particularité et une universalité. Sous le capitalisme, nous sommes à la fois un salarié aliéné et le travail lui-même, seulement l'universel n'a pas été réalisé concrètement.

La politique identitaire des années 1960 et 1970 fusionne un moment particulier, ou un point particulier, dans les relations du capitalisme avec l'universel potentiel. En outre, elle reproduit une division entre l'apparence et l'essence. En apparence, nous sommes des individus aliénés (un chauffeur de bus, un coiffeur, une femme, etc.), mais en essence, nous sommes multidimensionnels et capables d'effectuer de nombreuses formes de travail. La politique identitaire renforce un côté de la contradiction, en basant la lutte collective sur la "féminité", la "noirceur" ou le "lesbianisme noir", etc. Pour emprunter à Fanon, la politique identitaire dit : "Je suis un homme noir", "Je suis une femme" ou "Je suis une lesbienne noire", etc. Il s'agit d'une première étape essentielle. Comme elle l'écrit dans le chapitre central "The Black Lived Experience" : "J'ai finalement décidé de laisser échapper mon cri noir" (101), "De l'autre côté du monde blanc, une culture noire magique m'a accueillie. La culture noire ! Je me suis mis à rougir d'orgueil. Le salut était-il là ? ", et :

" Voici le noir réhabilité, " debout à la barre ", gouvernant le monde de son intuition, le noir récupéré, recomposé, revendiqué, assumé, et c'est un noir, non, pas un noir mais le noir, alertant les antennes fécondes du monde, planté sur l'avant scène du monde, éclaboussant le monde de sa puissance poétique, " poreux à tous les souffles du monde ". J'épouse le monde ! Je suis le monde ! L'homme blanc n'a jamais compris cette substitution magique. L'homme blanc veut le monde ; il le veut

pour lui seul. Il découvre l'amour prédestiné de ce monde. Il l'a maîtrisé. Il établit entre le monde et lui-même une relation d'appropriation. Mais il y a des valeurs qui ne vont qu'avec ma sauce. Comme un magicien, je vole à l'homme blanc "un certain monde", perdu pour lui et son peuple. Ce jour-là, l'homme blanc a dû ressentir un retour de bâton qu'il n'a pas pu identifier, peu habitué qu'il est à de telles réactions".

Dans plusieurs pages, Fanon affirme que les Noirs doivent accepter leur noirceur et lutter en tant que Noirs afin de renverser les relations sociales de la suprématie blanche. Mais, s'arrêter là reproduit l'existence unilatérale et les formes d'apparence sous le capitalisme. La politique identitaire dit : "Je suis noir" ou "Je suis une femme", sans compléter l'autre côté de la contradiction : "...et je suis humain". Si le point de départ et d'arrivée est unilatéral, il n'y a aucune possibilité d'éliminer les relations sociales fondées sur la race ou le sexe. Pour les partisans de la politique identitaire (même s'ils disent non), la féminité, une forme d'apparence au sein de la société, est réduite à une "identité" naturelle et statique. Les relations sociales telles que la "féminité", ou simplement le genre, deviennent des objets statiques ou des "institutions". La société est alors organisée par des individus ou des groupes sociologiques présentant des caractéristiques naturelles. Ainsi, la seule possibilité de lutte dans le cadre de la politique identitaire est basée sur la distribution égale ou l'individualisme (dont je parlerai plus loin). C'est une idéologie bourgeoise dans la mesure où elle reproduit l'individu aliéné, conçu et défendu par les théoriciens et scientifiques bourgeois (et matériellement imposé) depuis le début du capitalisme.

De plus, l'individualisme est un produit du moment social actuel. Comme le propose le théoricien communiste de gauche Loren Goldner, le capitalisme est en crise perpétuelle depuis 40 ans, une crise qui a ensuite été apparemment consommée par les stratégies néolibérales (entre autres). Au fil du temps, le capital a été contraint d'investir dans des machines plutôt que dans des travailleurs pour suivre le rythme du processus concurrentiel de production. En conséquence, les travailleurs ont été écartés du processus de production. Nous pouvons le voir clairement dans un endroit comme Détroit, où l'automatisation, ainsi que la désindustrialisation, ont mis des centaines de milliers de personnes au chômage. Le résultat de cette contradiction du capitalisme est que les travailleurs sont contraints à des situations de travail précaires, passant d'un emploi à l'autre pour gagner suffisamment pour se reproduire. Goldner parle de cette condition comme d'un "travailleur atomisé et individuel". Comme Goldner l'écrit ailleurs, l'accent mis sur l'individualisme fait place à une politique de la différence où les femmes, les homosexuels, les

personnes de couleur, etc. n'ont rien en commun les uns avec les autres.

Comme il se doit, les théoriciens de l'intersectionnalité ont identifié et critiqué ce problème de politique identitaire. Par exemple, bell hooks, dans une polémique avec la féministe Betty Friedan, déclare :

"Friedan a été une figure essentielle dans la formation de la pensée féministe contemporaine. De manière significative, la perspective unidimensionnelle de la réalité des femmes que présente son livre est devenue un point de repère dans le mouvement féministe contemporain. Comme Friedan l'avait fait plus tôt, les femmes blanches qui dominent le discours féministe aujourd'hui se demandent rarement si leur point de vue sur la réalité des femmes correspond ou non aux expériences de vie des femmes en tant que collectif. Ils ne sont pas non plus conscients de la mesure dans laquelle leurs opinions reflètent des préjugés de race et de classe..." (3).

hooks a raison de dire qu'il est problématique de fonder toute une politique sur une expérience particulière, ou une collection de différences particulières. Pourtant, la théorie de l'intersectionnalité reproduit ce problème en n'agréant que des moments particuliers, ou des points particuliers ; hooks plaide ensuite pour l'inclusion de la race et de la classe dans une analyse féministe. De même, les théoriciens d'un "système d'oppressions imbriquées" se contentent de citer une liste d'identités naturalisées, abstraites du contexte matériel et historique. Cette méthodologie est aussi ahistorique et antisociale que celle de Betty Friedan.

Encore une fois, le patriarcat et la suprématie blanche ne sont pas des objets ou des "institutions" qui existent à travers l'histoire ; ils sont des expressions particulières de notre travail, de notre activité de vie, et sont conditionnés par (et à leur tour, conditionnent) le mode de production. Dans le *Capital*, Marx décrit le travail comme "le métabolisme" entre les humains et le monde extérieur ; le patriarcat et la suprématie blanche, en tant que produits du travail, sont également les conditions dans lesquelles nous travaillons. Nous sommes constamment en relation avec le monde, nous changeons le monde et nous nous changeons nous-mêmes grâce à notre travail "métabolique". Ainsi, le patriarcat et la suprématie blanche, comme toutes les relations sociales de travail, changent et se transforment.

Le patriarcat sous le capitalisme prend une forme spécifique qui n'est pas la même forme de relations générées sous le féodalisme, le tribalisme, etc. Il y aura des similitudes dans la façon dont le patriarcat s'exprime sous différents modes de production. Après tout, les conditions objectives du féodalisme ont jeté

les bases du capitalisme primitif, etc. Toutefois, cette similitude et ces chevauchements ne signifient pas que des relations patriarcales particulières transcendent le mode de production. Par exemple, sous le féodalisme, mais aussi sous le capitalisme, des relations de genre existent au sein de la famille nucléaire, bien que ces relations aient pris des formes très différentes selon chaque mode de production. Comme le décrit Silvia Federici, au sein de la famille féodale, il y avait peu de différence entre les hommes et les femmes. Elle écrit :

" De plus, le travail dans le fief étant organisé sur la base de la subsistance, la division sexuelle du travail était moins prononcée et moins exigeante que dans les exploitations capitalistes... Les femmes travaillaient dans les champs, en plus d'élever les enfants, de cuisiner, de laver, de filer et de jardiner ; leurs activités domestiques n'étaient pas dévalorisées et n'impliquaient pas des relations sociales différentes de celles des hommes, comme cela se produirait plus tard dans l'économie monétaire, lorsque le travail domestique cesserait d'être considéré comme un véritable travail ".

Une compréhension historique du patriarcat doit considérer le patriarcat dans le contexte d'un ensemble de relations sociales fondées sur la forme du travail. En d'autres termes, nous ne pouvons pas considérer la forme de l'apparence, la féminité, comme séparée de l'essence, un humain universel.

### Un concept marxiste du féminisme

À ce stade, je dois préciser que les limites de la politique identitaire et de la théorie de l'intersectionnalité sont des produits de leur époque. Il n'y a pas eu de révolution aux États-Unis en 1968. Les avancées du black power, de la libération des femmes, de la libération des homosexuels, et les mouvements de lutte eux-mêmes ont été digérés par le capitalisme. Depuis les années 1970, le monde académique a dominé la théorie. Une lutte des classes inexistante a laissé un vide de production théorique et les intellectuels universitaires n'ont eu aucune source où puiser des idées, à l'exception des politiques identitaires du passé. Une nouvelle politique correspondant aux nouvelles formes de lutte est nécessaire de toute urgence ; la méthode marxiste peut nous rapprocher de la conception d'une politique qui dépasse les limites de la politique identitaire.

Marx propose une méthode qui met le particulier en conversation avec la totalité des relations sociales ; l'apparence reliée à l'essence. Considérez l'utilisation du concept des "moments". Marx utilise ce concept dans *L'idéologie allemande* pour décrire le développement de l'histoire humaine. Il décrit les trois moments suivants comme "la relation sociale primaire, les aspects fondamentaux de l'activité

humaine" - (1) la production des moyens de satisfaire les besoins, (2) l'émergence de nouveaux besoins, et (3) la reproduction de nouvelles personnes et donc de nouveaux besoins et d'autres moyens pour les satisfaire. La clé de cette idée est que Marx fait la distinction entre "un moment" et "une étape". Il dit : "Pour le reste, ces trois aspects de l'activité sociale ne doivent pas être considérés comme trois étapes distinctes, mais simplement comme cela, comme trois aspects ou, pour le dire de façon plus compréhensible aux Allemands, comme trois "moments" qui ont coexisté depuis le début de l'histoire et depuis le premier homme et qui règnent encore aujourd'hui dans l'histoire". Les particularités de l'argument spécifique ne sont pas pertinentes ; ce qui est essentiel, c'est la juxtaposition de "moments" et de "tremplins". Marx insiste sur ce point afin de se distinguer d'un déterminisme qui considère que l'histoire se déroule de manière statique et linéaire, plutôt que dans une évolution fluide et dialectique. Dans de nombreux écrits de Marx, il est fait référence au terme "moments" pour décrire les relations sociales particulières de l'histoire, ou plus spécifiquement, les expressions particulières du travail. Les "moments" complètent également l'idée de Marx de modes de production fluides. Comme nous l'avons déjà noté, pour Marx, il n'y a pas de féodalisme pur ou de capitalisme pur. Tous les rapports de production bougent, et il est donc essentiel de les comprendre historiquement. Ce concept peut être utilisé pour comprendre les différentes existences aliénées sous le capitalisme. Par exemple, dans les Grundrisse, Marx écrit :

" Si l'on considère la société bourgeoise dans son ensemble, il apparaît toujours, comme résultat ultime du processus de production sociale, la société elle-même, c'est-à-dire l'homme lui-même dans ses rapports sociaux. Tout ce qui a une forme définie, comme un produit, etc., n'apparaît que comme un moment, un moment évanescant dans ce mouvement. Le processus immédiat de production lui-même n'est présenté ici que comme un moment. Les conditions et les objectivations mêmes du processus sont uniformément des moments de celui-ci, et en tant que sujets du processus n'apparaissent que des individus, mais des individus dans des relations réciproques qu'ils reproduisent et produisent à la fois pour la première fois. Tant leur propre processus de mouvement constant, dans lequel ils se renouvellent également, que le monde de la richesse créé par eux".

Être une "femme" sous le capitalisme signifie quelque chose de très spécifique ; et encore plus quand on parle des femmes aux États-Unis en 2013, ou des femmes noires aux États-Unis en 2013 ; et encore plus spécifique aux cas individuels. Cependant, dans un sens universel, être une "femme" signifie produire et reproduire un ensemble de relations sociales par

le biais de notre travail, ou de notre auto-activité. En suivant l'exemple de Fanon, notre méthode doit raisonner : je suis une femme et je suis humaine. Nous devons reconnaître le particulier en dialogue avec la totalité ; nous devons prendre en compte le moment, ou l'expression singulière du travail, par rapport au travail lui-même.

Il est important de noter que les politiques identitaires et la théorie de l'intersectionnalité ne sont pas fausses, mais qu'elles sont incomplètes. Les relations sociales patriarcales et racistes sont matérielles, concrètes et réelles. Il en va de même pour les contradictions entre le particulier et l'universel, et entre l'apparence et l'essence. La solution consiste à développer les contradictions et à les faire progresser. Encore une fois, en empruntant à Fanon, nous pouvons dire : "Je suis une femme et je suis humain" ou "Je suis noir et je suis humain". La clé est de souligner les deux côtés de la contradiction. Embrasser la féminité, s'organiser sur la base de la négritude et construire des politiques queer sont des éléments indispensables de notre libération. C'est le début matériel de notre lutte. Comme nous l'avons déjà mentionné, Frantz Fanon décrit ce mouvement dans "L'expérience vécue des Noirs", un chapitre de Black Skin, Peau noire, masques blancs. Cependant, à la fin du chapitre, Fanon laisse la contradiction inachevée et nous fait attendre autre chose : "Sans passé noir, sans avenir noir, il était impossible que ma négritude existe. Pas encore blanc, pas encore complètement noir, j'étais un condamné" et, "Hier, en ouvrant les yeux sur le monde, j'ai vu le ciel s'effacer d'un bout à l'autre. Je voulais me lever, mais le silence viscéral reflétait vers moi, les ailes paralysées. Irrresponsable, à cheval entre le Néant et l'Infini, je me suis mis à pleurer". Fanon met en évidence la contradiction entre la forme particulière de l'apparence (le noir) et l'essence, l'universel (l'humain).

Dans la conclusion, comme déjà mentionné, Fanon résout la contradiction, en plaidant pour une approche plus universelle, l'abolition totale de la race. Il écrit :

"Je ne dois en aucun cas déduire du passé des peuples de couleur ma vocation originelle. Il ne s'agit pas pour moi de me consacrer à la renaissance d'une civilisation noire injustement oubliée. Je ne me fais pas l'homme d'un quelconque passé. Je ne veux pas chanter le passé au détriment de mon présent et de mon avenir".

Ainsi, tant pour Fanon que pour Marx, la lutte pour la libération doit inclure à la fois le particulier et l'universel, l'apparence et l'essence. Les deux côtés des contradictions doivent être développés et avancés.



## Quelques conséquences pratiques

Puisque la politique identitaire, et donc la théorie de l'intersectionnalité, est une politique bourgeoise, les possibilités de lutte sont également bourgeoises. La politique identitaire reproduit l'apparence d'un individu aliéné sous le capitalisme, et de cette façon, la lutte prend au mieux la forme d'une égalité entre groupes, au pire une forme de lutte individuelle.

D'une part, des groupes "sociologiques" abstraits ou des individus luttent pour une voix égale, une "représentation" égale ou des ressources égales. Dans les espaces collectifs, il arrive souvent que quelqu'un se plaigne du manque de présence de femmes de couleur, de personnes ayant d'autres capacités, de personnes trans, etc. afin de faire avancer la lutte. Un exemple contemporain se trouve dans la critique des marches des prostituées aux États-Unis, accusées d'avoir une présence majoritairement blanche, et donc d'être un mouvement suprémaciste blanc ou socialement invalide. Un autre exemple est celui des groupes ou des individus qui estiment que tous les mouvements devraient être subordonnés au leadership des personnes de couleur ou des homosexuels, quelle que soit leur politique. Pour répéter, si les théoriciens de l'intersectionnalité ont bien identifié un problème objectif, les divisions et les antagonismes au sein de la classe doivent être affrontés matériellement par la lutte. Le fait de réduire la lutte à des chiffres, à une composition ou à une représentation renforce son identité en tant que catégorie statique et naturalisée.

D'autre part, la politique identitaire pourrait se manifester individuellement au sein de la classe contre l'hétéropatriarcat, le racisme, etc. Selon Barbara Smith, une grande partie du travail du Combahee River Collective consistait à donner des ateliers antiracistes aux femmes blanches. Aujourd'hui, on trouve peut-être des groupes dont les seules formes de lutte consistent à identifier et à éradiquer les éléments sexistes, ou le patriarcat, ou le machisme ou la misogynie au sein de la gauche. Un autre exemple se trouve sur Tumblr avec un avertissement de certains utilisateurs de "vérifier les privilèges". Encore une fois, il est important d'aborder et de corriger ces éléments ; cependant, il est impossible de surmonter les contradictions et les antagonismes au sein de la classe de manière isolée, et de plus, il est impossible de surmonter les expressions individuelles du patriarcat sans avoir une lutte plus large pour l'émancipation de notre travail. Nous ne nous libérerons jamais du machisme au sein

du mouvement sans abolir le genre lui-même, et donc le travail aliéné lui-même.

Une lutte féministe véritablement révolutionnaire abordera des questions qui mettent le particulier et l'apparence en dialogue avec l'universel et l'essence. Ailleurs, j'ai proposé les exemples suivants de ce même style :

- \* La prise en charge défensive de cliniques communautaires et/ou de comités de travailleurs à but non lucratif qui construisent une solidarité dans les relations entre prestataires et "clients".

- \* Les groupes de quartier qui s'engagent dans des luttes de locataires et qui ont la capacité de s'opposer directement à la violence contre les femmes.

- \* Des alliances de parents, d'enseignants et d'étudiants qui luttent contre les fermetures d'écoles et/ou la privatisation et qui luttent également pour la transformation des écoles afin qu'elles reflètent mieux les besoins des enfants et des parents. Par exemple, un jardin d'enfants sur place, des classes et des districts en démocratie directe, des classes à effectifs réduits, etc.

- \* Les collectifs de travailleurs du sexe qui protègent les femmes des proxénètes et d'autres membres de la communauté et construisent des maisons closes offrant des conditions de travail sûres et gérées démocratiquement par des femmes et des homosexuels.

- \* Les organisations présentes sur les lieux de travail féminisés tels que les ONG, le secteur des services, les cols roses, etc., ou les lieux de travail spécialisés dans le travail féminisé et traitant des questions et défis spécifiques aux femmes.

Il y en a beaucoup, beaucoup plus que je ne peux même pas théoriser. Comme je l'ai souligné, il est impossible de prévoir les formes de lutte, et les théories correspondantes, sans l'activité collective et de masse de la classe, mais oui, en tant que révolutionnaires, c'est notre tâche de fournir les outils pour tenter de renverser l'état actuel des choses. Pour y parvenir, nous devons revenir à Marx et à la méthode historique et matérialiste. Bien sûr, nous ne pouvons pas compter sur les théories bourgeoises et anhistoriques du passé pour clarifier les tâches d'aujourd'hui. Pour les féministes, cela signifie se battre en tant que femmes mais aussi en tant qu'êtres humains.

Eve Mitchell  
unityandstruggle.org

[revuesupernova.blogspot.com](http://revuesupernova.blogspot.com)

# Les luttes du secteur de la logistique en Italie

La forme de production capitaliste, bien que restant identique en son essence, change, dans le temps comme dans l'espace. Face à un "nouveau capitalisme", la lutte des classes reste néanmoins une invariance, avec les mêmes contradictions et les mêmes formes, quoi qu'en écrivent les sociologues modernes.

Nous analyserons dans cet article la particularité du cycle de luttes qui secoue l'Italie depuis 10 ans dans le secteur de la logistique. Ces luttes ont leurs propres particularités, caractéristiques du marché du travail italien : coopératives, contrats et sous-traitance, formes de "caporalato" gérées par des organisations mafieuses, absence de droits syndicaux, bas salaires et longues heures de travail, formes d'esclavage, présence massive de travailleurs immigrés (Afrique du Nord et Asie), etc.

Pour comprendre ce qui se passe, il faut avant tout saisir ce que recouvre le terme de "mondialisation" cher aux médias. Au début des années 2000, le transport maritime connaissait un taux de croissance deux fois supérieur au taux de croissance mondial. Depuis que le premier conteneur a été chargé sur un navire en 1956, ce secteur a connu une croissance ininterrompue pour devenir un élément indispensable de l'économie mondiale. Il existe aujourd'hui des méga-navires capables de transporter plus de plus de 20 000 conteneurs. Ces premiers chiffres montrent que le transport de marchandises est l'une des principales activités de l'économie mondiale. Jusqu'à 90% du transport mondial se fait par containers, qu'il s'agisse de biens de consommation - tels que les ordinateurs, les téléphones portables, les vêtements -, de matières premières, ou de produits agricoles et autres produits semi-finis.

L'importance de la logistique réside dans la question du temps, du "zero stock", à la forme dite du JAT ("juste à temps"), qui nécessite une gestion de plus en plus dynamique dans un monde où il y a toujours moins de réserves, et toujours plus de produits.

Dans le secteur de la logistique, l'affrontement quotidien mène les deux classes à redécouvrir des formes de lutte territoriales, déjà caractéristiques de l'ancien mouvement ouvrier, des piquets de grève aux barrages routiers. Ces formes sont très efficaces car elles bloquent la circulation des marchandises, causant des dommages considérables aux intérêts patronaux. Dans une situation de "mondialisation" de la production, de flux-tendu dans la chaîne d'approvisionnement, le blocage de la circulation des marchandises crée des problèmes considérables aux capitalistes. C'est là le point fort des travailleurs de la logistique -on ne sera pas surpris de constater que le blocage économique par les voies de circulation ait été aussi au cœur de mouvements tels que les Gilets Jaunes.

Ces formes autonomes de lutte ont souvent été attaquées par la police, mais ont souvent arraché des augmentations de salaire considérables et des améliorations réglementaires.

Par ailleurs, il est indiscutable que les succès relatifs mais importants obtenus dans le secteur de la logistique par les différents syndicats de base en termes de syndicats et de revendications sont dus à la lutte acharnée contre un système " très italien " de coopératives, d'appels d'offres, de contrats de sous-traitance, de gestion mafieuse, de " caporalato ", de la non-application des conventions collectives nationales, du travail au noir, des bas salaires et du maintien d'une main-d'œuvre majoritairement immigrée dans des conditions misérables.

Cependant, de cette dure lutte quotidienne ont émergé des foyers de radicalité, lorsque la lutte a réussi à remonter la chaîne de la valeur, la chaîne de production et de distribution des marchandises et à impliquer directement dans le conflit les grandes multinationales de la logistique ou de la grande distribution, de Bennet à Esselunga, de Ikea à Fedex, d'Amazon à Leroy Merlin, qui ont sous-traité le travail de livraison à des coopératives, impliquant dans la lutte les travailleurs employés ou temporaires de ces multinationales, des livreurs aux riders, etc.

À ces occasions, l'indistincte main-d'œuvre immigrée a acquis les caractéristiques, et aussi la conscience, d'un nouveau prolétariat multiethnique. Au sein des principales organisations syndicales impliquées (USB et Si Cobas) a émergé une nouvelle génération de cadres politiques et syndicaux issus de l'immigration (nord-africaine et asiatique), qui dans certains cas sont devenus une avant-garde et des cadres de direction dans l'organisation syndicale elle-même.

Et c'est l'aspect politique le plus important des luttes dans la logistique. Les États-Unis ont connu,

dans les premières décennies du 20<sup>e</sup> siècle, une situation similaire, avec les IWW, qui furent par la suite anéantis par la violence privée et étatique. Ce qui a caractérisé les IWW, c'est la tentative, réussie à bien des égards, de construire une organisation capable d'unir la masse très importante de travailleurs immigrés, divisés dans leurs communautés ethniques, qui étaient exclus du syndicalisme corporatiste, jusqu'alors hégémonique dans le mouvement ouvrier américain, l'American Federation of Labor. Ce dernier organisait les travailleurs sur la base du métier et, en imposant des cotisations syndicales élevées, excluant de fait la masse des travailleurs non qualifiés, migrants et à bas salaire. On retrouve une dynamique similaire aux USA face à l'émergence d'une autonomie ouvrière et à une nouvelle vague syndicale.

Autre élément de poids, la relation entre les luttes dans la logistique et les luttes sur le territoire. Les luttes dans la logistique sont en soi déjà des luttes territoriales. elles ne concernent pas le seul secteur de la production de biens. mais à la circulation. Ils prennent place dans des territoires particuliers, tels que les zones commerciales, les "hubs" de la logistique capitaliste, dans les immenses étendues d'entrepôts et de hangars à la périphérie des grands centres de population, bien loin des zones centrales gentrifiées. Aujourd'hui, le territoire se présente comme un maillage d'activités productives et reproductives, et se présente surtout comme traversé par des flux continus, flux de marchandises, de travail, d'informations, de "capital financier".

Définir un territoire d'un point de vue géographique et social peut s'envisager au moyen d'une enquête qui identifie les secteurs productifs (usines, logistique, agences de travail, etc.) et reproductifs (logements, écoles, centres commerciaux, hôpitaux, etc.) en mettant toujours en évidence la composition sociale et de classe qui prévaut sur le territoire lui-même. Le blocage de la circulation des marchandises par les luttes du secteur de la logistique peut servir d'exemple pour développer des luttes incisives sur le territoire.

Aujourd'hui, dans les luttes du secteur de la logistique, des augmentations salariales considérables accompagnées d'acquis sur le terrain juridique importants sont obtenus dans de nombreux cas, mais restent, pour la plupart, sectoriels. La difficulté considérable à généraliser la lutte est le résultat de la désintégration des unités de production/reproduction et de la concurrence entre prolétaires engendrées par la crise. Cette difficulté est aggravée par l'extension de la précarité, la diversité des contrats dans un

même environnement de travail, le travail administré par les agences pour l'emploi, le travail non déclaré ou même gratuit (stages, bénévolat, etc.). Dans le capitalisme de plateforme (uber, riders, etc.), le travailleur est même considéré comme son propre entrepreneur. Cette volontaire confusion et dérégulation entre employeur et employé s'accompagne d'une collection d'entreprises-écran, où il est bien difficile aux travailleurs de connaître jusqu'à leur employeur, la détention d'un capital n'étant même plus la condition légale d'existence d'une entreprise aujourd'hui, facilitant les fermetures soudaines, la disparition de l'employeur avec son lot d'impayés, etc.

Il est probable que les augmentations salariales obtenues de haute lutte par les travailleurs de la logistique, en augmentant le coût de la main-d'œuvre, aient rendu moins commode pour les capitalistes le recours au système désormais traditionnel en Italie des "coopératives" de sous-traitance, déclenchant une restructuration du secteur qui vise à "vider les entrepôts des travailleurs syndiqués, réduire le coût de la main-d'œuvre, réduire les effectifs, restructurer toute la chaîne d'approvisionnement et reprendre le contrôle total"<sup>1</sup>, tentant, ce faisant, d'effacer des années de lutte dans le secteur de la logistique et du transport maritime. On parle, à cet égard, du fameux "modèle Amazon" avec le recours conséquent à la main-d'œuvre temporaire et contractuelle. Bien sûr, cela implique aussi, comme dans le cas d'Amazon, un recours à l'innovation technologique qui vise à économiser le travail vivant et à intensifier le travail des employés. À cet égard, soulignons que nous ne sommes pas a priori opposés à l'innovation technologique, dont l'effet est de toute façon de réduire la quantité de travail requise, et qui, réparti équitablement, entraînerait une réduction drastique de la journée de travail.

Les travailleurs de la logistique en Italie représentent un secteur multiethnique, déqualifié, travaillant généralement dans la sous-traitance et les coopératives logistiques ou sous le « caporalato » à la campagne, donc sans droits et soumis à une surexploitation avec des salaires de misère, quand ce n'est pas avec du travail au noir. Un sujet certes plus sujet à chantage. mais qui manifeste néanmoins aujourd'hui un antagonisme plus important que les luttes au sein des autres secteurs. Ce nouveau prolétariat peut immédiatement être considéré comme une fraction d'un immense prolétariat, immédiatement

---

<sup>1</sup> Visconte Grisi, Collegamenti Wobbly, 2022

international, et donc immunisé contre les tendances nationalistes ou "souverainistes".

Il n'y a pas de convergence significative à l'heure actuelle en Italie entre les luttes de la logistique et celles du prolétariat indigène lié à l'industrie. Les difficultés que nous avons évoqué dans le secteur de la logistique ont conduit à un certain isolement des luttes, même des plus dures. et à une plus grande exposition à la répression. Les luttes du prolétariat industriel indigène ne se sont enflammées qu'à l'occasion des fermetures d'usines et des licenciements qui en découlent.

On sait très peu de choses aujourd'hui sur la situation actuelle du prolétariat industriel des grandes usines, qui est faible en Europe en termes de nombre, et dans le ratio ouvriers/machines. On peut penser que le transfert de la propriété des usines aux grands groupes financiers a produit une coupure entre la direction, uniquement intéressée par la valorisation du capital social, réduite à un rôle de contremaître, et les agents directs de la production, ouvriers ou techniciens. Nous sommes donc face à une "usine" qui présente un sujet travailleur "qualifié" dans les mécanismes actuels des "îlots de production" de la matrice toyotiste, une sorte de nouveau travailleur professionnel, cependant de plus en plus attaqué par la concurrence mondiale. L'horizon des luttes actuelles dans l'industrie réside dans l'opposition aux délocalisations accompagné de l'exigence d'une politique industrielle d'État qui assure une continuité professionnelle des ouvriers et des unités de production.

Les luttes du futur devront dépasser les divisions communautaires, qui pèsent dans la construction du rapport de force, s'ajoutant à la précarité et la fragmentation du travail.

### **Répression contre les travailleurs de la logistique**

La répression -arrestations, amendes, passages à tabac, allant même jusqu'aux meurtres-, accompagne les luttes dans la logistique en Italie. Lors de plusieurs grèves, les travailleurs tenant un piquet de grève ont été attaqués par des brigades armées payées par les patrons, réintroduisant des scènes dignes de l'Amérique du début du 20<sup>e</sup> siècle, comme celle de la police privée de Pinkerton frappant les travailleurs en grève, immortalisée dans le film *Bertha Boxcar* (1972), splendide fresque cinématographique prolétarienne par Martin Scorsese.

A plusieurs reprises, des travailleurs ont été tués alors qu'ils manifestaient ou se trouvaient sur des piquets de grève pour empêcher les camions d'entrer dans les entrepôts.

Les militants et dirigeants des syndicats logistiques (principalement l'USB et le SI Cobas)<sup>1</sup>, en plus de subir des condamnations économiques (amendes, licenciements, etc.), ont également subi des attaques directes du pouvoir judiciaire. Ces derniers mois, la justice italienne a directement construit des théories judiciaires contre les dirigeants du SI Cobas et de l'USB, arrêtant les dirigeants syndicaux, sous de nouveaux chefs d'accusation, les accusant notamment d'être des "patrons mafieux" d'organisations criminelles et d'organiser le racket et l'extorsion des patrons.... Le syndicat est accusé d'organiser des grèves, d'organiser le blocage de la production. En un mot, le syndicat est accusé de faire... du syndicalisme.

Nous pouvons identifier dans cette vague répressive contre les travailleurs de la logistique des points caractéristiques :

1 : La répression liée à la centralité stratégique de ce secteur. La logistique, c'est-à-dire la circulation des marchandises, est centrale dans un système basé sur la vitesse. Cette vitesse rend cependant ce même système de production instable, vulnérable dans ses artères de distribution et d'approvisionnement. C'est pourquoi l'action du patron et de son État contre les travailleurs logistiques organisés est si immédiate <sup>2</sup>.

2 : La répression liée au sujet social. Dans le secteur de la logistique en Italie, il y a un très grand nombre de travailleurs immigrés, des prolétaires sans réserve, les habitants des nouvelles périphéries urbaines dé-intégrées. Ils sont le symbole du racisme et de la lutte entre les pauvres, qui est déchaînée et utilisée par les patrons pour opposer les secteurs du prolétariat autochtone à ce prolétariat international. Les travailleurs de la logistique sont également des travailleurs pauvres, avec de faibles compétences

---

<sup>1</sup> Au sein du secteur logistique différentes organisations syndicales "de base" sont présentes, souvent en conflit entre elles (USB et SI COBAS), où souvent les divisions, plus que des conflits des travailleurs entre eux, sont le fait de l'influence des avant-gardes et des dirigeants héritiers des reliquats et des défaites des années 70-80. A ceux-ci s'ajoutent des organisations dont la direction se base sur un modèle d'homogénéité politique héritière du vieux modèle anarcho-syndicaliste, comme par exemple chez les libertaires de l'USI (Union Syndicale Italienne) ou les "post-autonomes" de l'ADL (Association Droit des Travailleurs).

Il SI Cobas et USB sont les deux principales organisations, en termes de rôle numérique et de répartition territoriale en Italie dans le secteur de la logistique,

<sup>2</sup> Récemment, sous la pression exercée par l'association patronale Assologistica (du secteur de la logistique en Italie) une règle du code civil a été établie qui élimine la responsabilité du consignataire si le fournisseur ne paie pas les employés.

technologiques. Ils sont les "derniers", et sont donc considérés comme des ennemis faciles à écraser, dans la logique classique des propriétaires : forts avec les faibles, faibles avec les forts. Dans ce cas, la répression prend non seulement des aspects économiques : défense des intérêts des patrons, mais aussi des aspects politiques : défense de l'ordre bourgeois, classification forcée et assujettissement sans réserve des ouvriers et des prolétaires.

On peut voir que dans les pays où la dé-intégration est d'autant plus importante - Brésil, Argentine- la division entre travailleurs « fixes » et prolétaires sans réserves est une arme solide d'encadrement des luttes. En France, un rapide coup d'œil sur la composition des segments de classe des syndicats confirme également cette tendance.

3 : la répression liée aux avant-gardes de la lutte. Ces dernières années, les organisations syndicales de base qui ont mené les luttes ont produit, quoique parcourues par mille contradictions, une nouvelle génération de cadres syndicaux-politiques en leur sein. Ces avant-gardes sont souvent des immigrants primo-arrivants, une nouveauté intéressante dans le paysage politique syndical italien (l'Italie a toujours été un pays de migration et seulement récemment d'immigration).

Ces avant-gardes sont l'affirmation, à elle seule plus forte, plus directe, plus subversive que la montagne de littérature sociologique antiraciste, d'un prolétariat international moderne qui, bien que laborieusement, construit son organisation et produit de nouvelles avant-gardes. Criminaliser, frapper ces avant-gardes est fondamental pour les patrons et l'Etat, car elles représentent directement la capacité d'organisation et de solidarité entre prolétaires.

Face à ces vagues répressives, les réponses syndicales et politiques en Italie ont cependant été faibles. Le plus souvent, les organisations syndicales ne sont pas préparées (syndicalement, politiquement, culturellement) à faire face à la répression.<sup>1</sup> Le principal mécanisme mis en place pour se défendre est la victimisation (tuez-nous tous, nous sommes innocents, etc.), sans se rendre compte que la logique de la démocratie impérialiste est de plus en plus basée sur la violence de classe et la dé-intégration et l'encadrement forcés.

Les quelques forces politiques et camarades qui ont relancé l'autodéfense ouvrière ont été

immédiatement accusées de terrorisme et d'extrémisme par les mêmes organisations politiques de la soi-disant "gauche de classe" (gauche communiste, trotskistes, ml, autonomes, post-autonomes, libertaires, peu importe), effrayées par le niveau de répression, mais surtout par la possible réponse violente des travailleurs qui ne peut être "contrôlée". Les communistes révolutionnaires ne doivent pas avoir peur d'affronter la spontanéité de classe, qui est toujours "anarchique", "irrationnelle", "violente", mais utiliser cette force propulsive et la rendre plus efficace, plus organisée, plus forte, plus radicale, en faire une force révolutionnaire de classe.

Il existe encore aujourd'hui un "tabou" en Italie: c'est celui de l'avant-garde et du rôle et bilan des organisations communistes combattantes. Ceci vient notamment des défaites politiques des années 70, et notamment, des Brigades Rouges. On préfère oublier ou souiller ces expériences (en France le vieux mythe du terrorisme rouge des « années de plomb » en Italie comme un complot ourdi par les russes et les américains a la dent dure) ou encore les présenter comme des franges anarchistes (spontanéistes, dénuées de toute autre stratégie que de semer le chaos, ou de pousser à l'affrontement)<sup>2</sup>. Il est clair qu'il ne suffit pas de défendre l'identité politique de cette expérience pour résoudre les problèmes actuels. Mais elle reste sur le terrain, entre ombres et lumières, l'une des rares expériences concrètes d'organisation directe sur le terrain de la violence de classe organisée. Remettre l'autodéfense des travailleurs au centre, organiser des groupes d'action, ne signifie pas courir après la répression de l'État ou ne pas analyser lucidement les relations de pouvoir entre les classes aujourd'hui. Il est clair que les travailleurs de la logistique ne représentent qu'une petite partie de ce qu'est le prolétariat en Italie aujourd'hui. Mais ce n'est que par l'expérience directe, l'accumulation de forces, que l'on peut sérieusement commencer à parler de lutte contre la répression patronale; tout le reste est, comme disent les camarades italiens, « aria fritta », des paroles en l'air.

<sup>2</sup> Le nombre de livres, matériaux, d'innombrables auteurs, de l'extrême-gauche française, épris de l'exotisme de l'extrême-gauche italienne, et cependant prêts à attaquer ou se dissocier de ces expériences qui ont posé directement le problème de la violence prolétarienne. A cela on peut rajouter un courant que l'on peut qualifier de révisionniste (libertaro-autonome) qui conspire à nier purement et simplement l'évidence, présentant les expériences des organisations communistes combattantes des années 80 comme des mouvements "alternatifs". Cela n'est pas nouveau, il suffit de penser à l'invention du "Marx anarchiste" né dans les bancs de l'Université en France dans les années 60-70.

<sup>1</sup> Après les arrestations du côté des travailleurs, il y a eu dans le secteur de la logistique une vague de grèves spontanées en solidarité avec les travailleurs arrêtés.

Les craintes qui ont caractérisé la gauche de classe en Italie sur cette question reflètent le retard théorique et pratique auquel les communistes révolutionnaires sont confrontés aujourd'hui. Si le travail légal n'a pas pour préalable le travail politique illégal, s'ils ne sont pas liés, alors ce travail légal est toujours destiné à succomber face à l'ennemi <sup>1</sup>.

Tout prolétaire conscient sait que la répression fait partie de la lutte de classe menée par la bourgeoisie et ses pouvoirs. Tout prolétaire conscient sait que ses revendications de classe ne peuvent être satisfaites de manière complète et cohérente dans le cadre légal qui supervise l'exploitation capitaliste.

Tout prolétaire conscient sait que, tôt ou tard, sa lutte de classe l'amènera à entrer en conflit avec cet "ordre" autoproclamé, incarné et imposé par les pouvoirs publics de la classe dominante.

Ce n'est certainement pas à nous, communistes révolutionnaires, d'examiner les documents judiciaires, de comparer les développements des enquêtes avec les postulats de la légalité bourgeoise. Ce que nous pouvons et devons affirmer, c'est qu'une histoire comme celle des syndicats de base en Italie, engagés dans cette authentique tranchée d'exploitation et de lutte de classe que sont les plateformes logistiques, représente une remarquable expérience de classe qui, comme toutes les expériences similaires, contient d'importantes leçons et contradictions. Ces luttes, ces expériences, ces acquis, constituent un bagage précieux pour notre classe. Notre solidarité de classe avec les travailleurs organisés par les syndicats attaqués ne saurait avoir le moindre rapport avec les présomptions d'innocence ou de culpabilité qui légitiment implicitement les codes du pouvoir bourgeois. Pour ces codes, la lutte des classes est toujours un crime, plus ou moins tolérable selon les circonstances et les besoins. Les prolétaires conscients jugent leurs expériences de lutte selon leurs propres paramètres, et non selon les codes de l'ennemi.

P.P. B.N.



<sup>1</sup> Ce qui ne veut en rien dire que ceux qui assument le travail illégal et légal ne seront pas vaincus, simplement qui ne se pose pas la question du travail politique illégal se refuse ainsi à intégrer théoriquement jusqu'à la possibilité de vaincre.

# La vérité est révolutionnaire

Le socialisme est scientifique ou il n'est rien. En sortant le projet révolutionnaire de son utopisme premier, les fondateurs du marxisme ont défini le communisme non plus comme un idéal mais comme « *le mouvement réel qui abolit l'état de choses actuel* ». L'étude de ce mouvement réel, ses conditions concrètes, matérielles et celle des forces subjectives de la révolution sont depuis lors l'essence de toute théorie et de tout programme révolutionnaire digne de ce nom. Le lien entre science et révolution est donc constitutif et décisif. Mais force est de constater que ce lien s'est perdu, noyé dans les eaux du subjectivisme. Tout se passe aujourd'hui comme si la destruction du capitalisme se résumait à un projet existentialiste alternatif. Il y a mille et une raisons de s'opposer au règne du capital et de ses fondés de pouvoir, mais il n'y qu'une façon de comprendre les lois objectives de leur évolution et de leur mort. C'est la première raison pour laquelle la conception communiste du monde doit sans cesse rappeler l'importance de la connaissance objective du monde.

*Le Capital* de Karl Marx est dédié à Charles Darwin. Et nul ne pense le temps depuis plus d'un siècle sans référence à l'évolution. Tout évolue, les étoiles, les choses, le monde. Or, il est possible de comprendre et de connaître les lois de cette évolution. C'est notre « credo » matérialiste. Mais cette connaissance porte sur ce qui est en mouvement, sur ce qui évolue. Autrement dit, l'approche scientifique ne porte pas sur des essences immuables mais sur des processus. Elle n'est pas métaphysique mais dialectique.

De ce que chaque chose change et évolue, une certaine philosophie a conclu à l'inverse et de longue date que rien de sûr ne pouvait être connu. C'est le scepticisme qui après des aventures héroïques contre l'Eglise, est devenu le palliatif d'un système social en fin de vie, car le scepticisme actuel n'est plus celui des Anciens, dont le slogan était « prouve ta preuve » et qui cherchait et s'inquiétait de ne pas acquiescer trop vite à une preuve, mais le scepticisme mou de ceux qui ne croient en rien par indifférence pour la vérité. Ne pas être sceptique, tel est notre impératif.

Saisir les lois de l'évolution actuelle du capitalisme et des forces qui le combattent est nécessaire et possible. C'est donc une tâche que se fixe notre revue *Supernova* et notre maison d'édition *Contradiction*. A notre échelle, dans notre effort encore « artisanal » pour élaborer une théorie et une pratique de la révolution dans les centres impérialistes, nous souhaitons nous appuyer sur les catégories et la

pensée de la science. Chaque numéro de notre revue comportera ainsi une rubrique qui concerne la science, son histoire et son actualité.

Pour commencer, il est sûrement indispensable de préciser ce que nous entendons par *science*, par *connaissance* et par *vérité objective*. L'expression « connaissance objective » est d'ailleurs en un sens un pléonisme, la connaissance subjective n'ayant de sens que pour celui qui l'affirme. Mais ce qui compte ici c'est de bien comprendre la *possibilité* et le *critère* de cette connaissance objective. Autrement dit, il s'agit de comprendre ce que nous pouvons connaître de ce qui existe en dehors de notre esprit mais aussi quelles les opérations de notre esprit qui nous permettent de connaître. Cette étude s'appelle la *gnoséologie*, terme qui désigne l'étude du mouvement de la pensée en tant que reflet de la matière. Elle a été synthétisée par des classiques du marxisme révolutionnaires, Lénine en 1908 et Tchang en Tsé en 1972. Nous en reprenons schématiquement les grandes lignes en commençant par la théorie du reflet.

## Théorie du reflet

Qu'est-ce que la théorie du reflet ? La théorie du reflet c'est la théorie matérialiste, soit la théorie du reflet des objets dans la pensée. Le *reflet* est une catégorie fondamentale du marxisme. La thèse première de la gnoséologie marxiste est que la pensée est le reflet subjectif de la réalité objective. Cela signifie que le monde est objectif. On peut en connaître la nature. On peut le transformer. Notre « profession de foi » est matérialiste : il existe un être matériel extérieur à la pensée, indépendant d'elle, existant par soi et dont la pensée prend conscience de façon sensible. Autrement dit l'objectif prime sur le subjectif et le précède. Toutes les doctrines qui font primer le subjectif sont dans le meilleur des cas des fantaisies contre-révolutionnaires qui refusent au nom des « droits de la conscience » de subordonner l'action au cours objectif de l'histoire et à ses contradictions réelles. Toutes les formes d'idéalisme, c'est-à-dire des doctrines qui placent la pensée, l'esprit au fondement du réel, écartent notre « dogmatisme » matérialiste. C'est face à ces tendances que Lénine a écrit son livre *Matérialisme et Empiriocriticisme* de 1908.

La connaissance dans son sens le plus général est le reflet concret des contradictions de la matière. On peut ajouter à cette définition que cette connaissance ne se forme qu'avec l'activité humaine, avec la transformation de la nature par l'homme, avec la pratique. Ce n'est pas la nature seule mais cette *activité transformatrice* qui est le fondement le plus essentiel et le plus direct de la pensée humaine.



L'intelligence humaine a grandi dans la mesure où 'espèce humaine a appris à transformer la nature'<sup>1</sup> Pour comprendre simplement l'enjeu de la réflexion sur la vérité comme reflet du monde objectif, on peut dire que du point de vue de la pratique révolutionnaire, la matière, c'est la situation historique objective ; la contradiction c'est la lutte des classes ; le reflet, c'est la ligne politique ; son caractère concret, c'est sa justesse. Mener la lutte de classe dans une situation donnée selon une ligne juste, c'est l'essence de la pratique révolutionnaire. On voit précisément le lien direct entre la pratique politique et le matérialisme dialectique.

### La représentation vs la réalité

Lénine va éplucher avec soin des théories de Bogdanov publiées dans *les Essais de philosophie marxiste*, théories qui influençaient alors la gauche intellectuelle en Russie. Elles semblent loin de la théologie et de l'idéalisme en se parant du mot « marxiste » mais en réalité elles en portent la marque indélébile. Tout d'abord, les affirmations de Bogdanov. Il défend une doctrine nommée « empiriomonisme » Comment procède Bogdanov ? Il écarte la thèse du matérialisme : à partir de notre expérience (de nos cinq sens) et de notre « bon sens », rien ne permet d'affirmer qu'il existe un objet au-delà de l'expérience que nous avons. Il affirme que les « éléments du monde » ne sont rien d'autre que les qualités sensibles et leurs rapports. Dès cet instant, le tour de passe-passe est accompli : le monde physique peut être appelé « l'expérience humaine » et le matérialisme vidé de son contenu puisque le physique a été dès le départ ramené au psychique, la nature à la conscience. Le monde est connu à partir des abstractions du « psychique » et la nature n'est pas une donnée immédiate, un point de départ.

Des formes d'idéalisme, on en trouve des centaines en philosophie. Un de leurs points communs est de partir non pas de la réalité objective mais de *la représentation* dans notre esprit de celle-ci. C'est le concept central de la philosophie bourgeoise depuis Hume et Kant

Commencer par l'« être pur » comme Hegel ; par l'« expérience psychique » comme Bogdanov, par « l'image » comme Bergson, ou par le « fait » comme Wittgenstein, c'est-à-dire commencer par des notions qui mêlent le physique matériel et le psychique, la matière et la conscience, c'est la démarche de tout idéalisme. Ce qui renvoie à la matérialité objective et ce qui renvoie à son reflet ne sont pas distingués. Le matérialisme marxiste distingue matière et reflet et établit leurs rapports. La conscience et la matière ont des rapports historiques concrets. La conscience est toujours une conscience située ayant une activité

dans un certain rapport social. Et ainsi par la pratique sociale, par l'expérience scientifique, par la lutte idéologique, l'humanité passe sans cesse de l'ignorance au savoir, de l'apparence à l'essence, de l'objectivité superficielle à l'objectivité approfondie.

### La matière

\*Dans *Matérialisme et empiriocriticisme*, Lénine montre que la catégorie de matière doit effectivement être interrogée mais d'une tout autre manière que celle proposée par les différentes formes d'idéalisme. Les plus anciens matérialistes antiques disputaient sur la liste des éléments premiers qui ont constitué le monde : la terre, l'eau, l'air, le feu. Les matérialistes mécanistes modernes cherchaient les propriétés premières de la matière dont seraient composées chaque réalité particulière. Ils faisaient de la matière comme abstraction une substance réelle. La matière est un concept *abstrait*. En effet, il faut faire abstraction de chaque particularité d'une chose, faire abstraction de chacune de ses déterminations pour dire d'elle « c'est de la matière ». La matière *en général* à la différence des matières *déterminées* existantes n'a pas d'existence. Rechercher de façon quantitative un élément commun universel à toute la matière, c'est comme rechercher au lieu de cerises, de poires, de pommes, le fruit en tant que tel. C'est ce qu'explique Engels. Cela n'invalide pas pour autant la catégorie de matière. Mais cela veut dire que la définition ontologique de la matière se réduit pour les marxistes à *l'existence objective de ce que touche nos cinq sens*. Un état donné de la conception du monde et donc de la matière (l'atomisme, la relativité, Darwin) n'est pas un absolu. Or, chaque saut qualitatif au XXème siècle dans la connaissance du monde a été présenté comme une « crise de la matière » elle-même. Comme si cette catégorie ne désignait plus rien. Ainsi, les physiciens du début du XXème siècle (Poincaré, Planck, Bohr) découvrent que la matière n'a pas les propriétés qu'on lui attribuait autrefois, on affirme aussitôt : « la matière s'évanouit », sous-entendu le matérialisme est erroné. Lénine montre que la phrase « la matière disparaît » cela veut dire que disparaît la limite jusqu'à laquelle nous connaissions la matière, et que précisément notre connaissance s'approfondit ; des propriétés de la matière qui nous paraissaient jusque-là absolues, immuables, primordiales (impénétrabilité, inertie, masse, etc) disparaissent, reconnues maintenant relatives, inhérentes seulement à certains états de la matière. La recherche d'un élément ultime de la matière est métaphysique. Lénine dit que « l'électron est tout aussi inépuisable que l'atome ». Autrement dit : les particules élémentaires ne sont pas les ultimes éléments de la matière. La matière n'est pas *un objet* c'est une *catégorie* gnoséologique, non un

<sup>1</sup>Friedrich Engels, *Dialectique de la nature*. Editions Sociales, 1952, p.233

objet déterminé mais une catégorie inépuisable dans son étude.

### Le reflet

« La matière est une catégorie servant à désigner la réalité objective qui est donnée à l'homme dans ses sensations, qui est copiée, photographiée, reproduite dans nos sensations, tout en existant indépendamment de celles-ci » (Lénine, OC, 14, p.132) La sensation, les sens, sont donc à la base de la valeur objective de nos connaissances. Elles sont la source de nos connaissances. Le critère premier, ultime, obligatoire de la matérialité objective est le critère sensible.

Cette affirmation, l'idéalisme la tient pour dérisoire. Mais les arguments se limitent la plupart du temps à mettre en cause la perception immédiate et à se moquer de la « naïveté » des matérialistes. Or, toute rectification de la sensation première passe à nouveau par l'expérience sensible. Le texte de Lénine dit que la connaissance vient 1) non d'une sensation brute mais d'une sensation éduquée 2) non pas de la perception isolée, mais de l'ensemble des perceptions se recoupant 3) du lien de ces perceptions avec la pratique qui s'approprie la matière et la transforme 4) non seulement de la pratique ordinaire mais aussi de l'expérimentation scientifique 5) par conséquent non pas seulement de la perception de l'individu mais de la société dans son ensemble, dans son développement historique.

Il y a un parcours semé d'embûches du *reflet approximatif* à un *reflet plus adéquat*. La notion de « reflet » a été très critiquée, considérée comme naïve, mécaniste, primaire précritique, s'appuyant sur une métaphore optique qui limiterait la connaissance à une image. Or, la catégorie de « reflet » n'est pas optique ! Son contenu est simple : la conscience reproduit la matière de façon plus ou moins exacte. C'est l'affirmation de la position seconde de la conscience. Et de son aptitude à nous donner une connaissance valable de la réalité.

### Connaissance et vérité de Tchang en Tsé

Ce document que nous présentons et que nous allons publier est un outil de formation des militants qui clarifie des définitions, des enjeux et des difficultés propres à la théorie du reflet. La question théorique la plus importante est la suivante. Comment connaître, à partir de la sensation, les lois de la réalité objective et utiliser ces lois pour la transformer ?

La vérité se définit par le reflet de l'objectivité (la sphéricité du globe terrestre, le tableau des éléments, les lois de succession des modes de

production : trois vérités qui sont des reflets du monde objectif). La longue histoire des sciences montre qu'il est possible de refléter fidèlement le monde réel (autre thèse matérialiste). Mais si la vérité est objective, elle est celle d'un sujet. La vérité est objective dans son contenu et subjective quant à sa forme.

Cependant, Il n'existe pas de vérité subjective. Cette notion est un contresens. Il existe plusieurs théories fondées sur la vérité subjective et le subjectivisme. Elles sont toutes à réfuter catégoriquement. Celle de Mach par exemple qui ne reconnaît que les sensations perçues par la conscience et refuse l'idée de lois de la nature. Celle des utilitaristes (William James, John Dewey) qui défendent l'idée que « tout ce qui est profitable est vrai », Autrement dit, j'appelle vérité tout ce qui est conforme à mon intérêt.

La vérité objective et le caractère de classe de la vérité ne sont pas contradictoires. Toute pensée porte une empreinte de classe mais il y a une vérité objective, c'est sa découverte qui est marquée par l'appartenance de classe. Seule une classe dont les intérêts vont dans le sens du développement historique objectif peut pleinement accéder à la vérité objective. Cela fonctionne surtout les sciences sociales mais on dit que si les axiomes de géométrie heurtaient les intérêts des hommes, on essaierait certainement de les réfuter. A l'inverse, dans les conditions du capitalisme des pans entiers de la science ne servent pas le prolétariat.

Comment savoir si notre connaissance est réellement objective ? Le critère de vérité est ce qui permet de vérifier si notre pensée reflète correctement le réel. La conception matérialiste a un critère du vrai qui s'accorde avec ses propres prémisses : celui de la pratique sociale comme point de départ. La pratique est critère de vérité

Les critères subjectifs du vrai ont été proposés par de nombreux philosophes. Descartes a proposé celui de la clarté et de la distinction de nos idées, limitant le critère à être celui de la conscience qui se perçoit elle-même au risque du solipsisme. Feuerbach défendait comme critère l'assentiment commun. Or, une vérité est en effet universelle et objective si elle est reconnue comme vraie par tout esprit mais que nous tombions d'accord sur un énoncé est un signe que celui-ci peut être objectif mais en aucun cas une preuve puisque nous pouvons partager une illusion commune. Le pragmatisme a proposé son propre critère : l'utilité et l'efficacité. La vérité est certes utile mais ce n'est pas l'utile qui est son critère. La pratique comme critère de vérité est celui proposé par Marx dans les *Thèses sur Feuerbach* (1845). On ne va pas de concept en concept pour vérifier sa pensée. C'est ce que montre l'exemple de la découverte de Neptune (Le Verrier/Galle en 1846)

Ce critère est dynamique. Il y a des limites déterminées de la pratique qui font que le critère du vrai ne fait pas des vérités ce qui est absolument fixe et immuable.

Se pose alors la question de la vérité absolue et de la vérité relative. Il existe une vérité objective, absolue, représentée de façon relative dans les représentations humaines. Autrement, il y a une dialectique, un processus de découverte de la vérité. C'est un processus du relatif à l'absolu sans terme. On s'approche de la totalité par des concepts et par une image scientifique du monde. La puissance de l'intelligence humaine est de pouvoir approcher la vérité absolue qui se forme à partir de vérités relatives. La théorie atomique dans l'histoire qui va de Démocrite XIXème siècle avec la découverte effective des atomes, des électrons, puis les découvertes des particules dites élémentaires au XXème siècle jusqu'au boson de Higgs. La pensée humaine est une construction historique, souveraine dans ses buts, déterminée par l'histoire.

Cette conception asymptotique de la science s'oppose au relativisme : rien n'est stable, les théories se succèdent donc il n'y a pas de vérité absolue. Voici la conclusion typique et erronée du relativisme. Or, le fait que se succèdent la théorie corpusculaire et ondulatoire de la lumière ne signifie pas que chaque conception est à rejeter de façon unilatérale. La relativité de la connaissance et son historicité n'empêche pas une découverte du vrai. Même les vérités mathématiques sont relatives au référentiel (décimal, euclidien). Et le principe de la matérialité du monde lui-même doit être développé (rôle exact de l'ADN et ARN par exemple). Les principes ne valent rien sans enquêtes et recherches. L'enquête va du singulier au spécifique puis à la loi universelle. Une vérité scientifique n'est ni purement relative ni définitivement absolue. Elle est connaissance déterminée, finie et donc relative mais en tant qu'élément acquis, elle est éternelle et absolue. La vérité est temporelle et éternelle, absolue et relative. La vérité est concrète mais le concret n'est pas l'immédiat, l'apparent. C'est la synthèse des multiples déterminations et rapports de la chose avec d'autres. Ces rapports sont eux-mêmes en mouvement. (Cf. Marx, la méthode de l'économie politique, dans *Introduction à la critique de l'économie politique*)

« La synthèse (de tous les aspects du phénomène, de la réalité) et leurs rapports : voilà de quoi se compose la vérité »<sup>1</sup>. Il n'y aurait ni connaissance ni science à chercher si ce qui nous apparaissait immédiatement résumait ce qui est vrai. La représentation sensible et la proximité aux choses n'est pas une vérité concrète. Pour le formuler plus précisément, le début de la connaissance humaine est la connaissance sensible immédiate, mais cette connaissance est pauvre, elle n'est pas connaissance des déterminations internes des choses. Pour approfondir, il faut passer par des concepts abstraits puis faire la synthèse des déterminations et de leurs liaisons. C'est la démarche que suit Marx dans *Le Capital*

Qu'est-ce que « l'analyse concrète d'une situation concrète », qui est l'âme du marxisme selon Lénine ? On peut la résumer par les traits suivants :

- réunir de nombreux matériaux (des faits isolés sont inutiles)

- partir d'une position prolétarienne et utiliser la méthode matérialiste dialectique, c'est-à-dire analyse exhaustive des contradictions

- réaliser une analyse historique

- réaliser une analyse de classe

On évite ainsi les vices de méthode : unilatéralisme, superficialité, subjectivisme, sclérose. Le premier vice de méthode pour les révolutionnaires est finalement de penser qu'ils peuvent se passer de méthode scientifique pour penser le réel.

R.M.



<sup>1</sup>Lénine, *Cahiers philosophiques*, « Notes sur le Science de la Logique de Hegel »

## Autonomie ouvrière à Marseille

Nous avons décidé d'interviewer des militants de quatre groupes qui s'organisent activement à Marseille. Bien qu'ils soient actifs autour de différents secteurs de travail, nous pouvons tracer des points communs entre eux, du sujet social qu'ils représentent à leurs modes d'organisation.

L'un des points communs les plus frappants est que ces groupes sont jeunes (en moyenne entre 25 et 35 ans). Ils apportent une dynamique différente de celle de leurs homologues plus âgés, qui constituent la base des structures syndicales traditionnelles, étant une génération qui n'a jamais vu que la baisse continue du standard de vie, des salaires et des conditions de travail.

Bien qu'ils aient en moyenne un niveau de scolarisation élevé, ils représentent une couche de la société la plus touchée par la déqualification de leur travail : un phénomène perçu comme un jeu truqué où, à efforts égaux ou supérieurs (qualifications, stages...), les salaires diminuent, les charges de travail augmentent, les conditions de travail s'aggravent et le statut professionnel se dégrade. Ici, la symbolique de l'échelle sociale est remplacée par celle du tournage dans le vide.

Ces interviews nous fournissent un instantané de ces groupes qui font partie de la représentation tangible d'un vaste invisible réseau informel de militants de base et de leurs efforts concrets quotidiens : leurs luttes, leurs sacrifices, leurs défis, leurs erreurs, leurs victoires et leur solidarité, qui forment le système nerveux de notre classe. Des fissures émergent dans un des centres de l'impérialisme occidental comme la France, auraient été inimaginables il y a cinquante ans. Pourtant, on se trouve dans un climat marqué par la "fin de l'abondance",

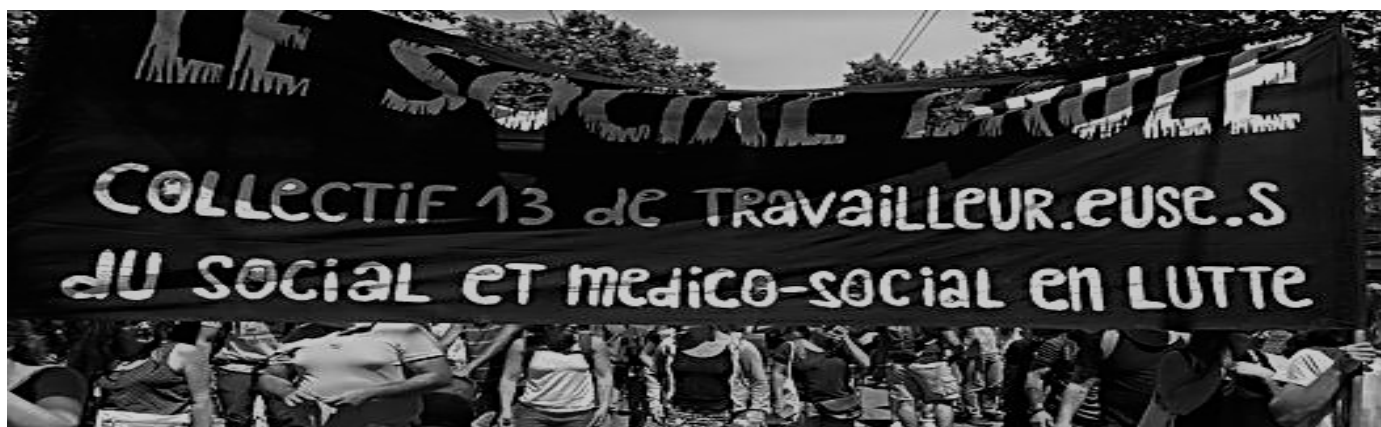
où la confiance dans les garanties sociales du capitalisme s'amenuise. Ces groupes sont le reflet d'une pulsion plus large à s'organiser, motivée par un espace de vie qui devient de plus en plus étroit.

Un autre point commun entre ces groupes est que chacun, à sa manière, a choisi de s'organiser en tant que groupe autonomes : en relation avec les syndicats, mais séparé d'eux. Leur taille, leurs structures informelles et leur focalisation sur des objectifs spécifiques leur permettent d'être agiles et de répondre rapidement aux questions d'actualité sans devoir négocier des procédures lentes et encombrantes. Périodiquement, l'immobilisme des organisations traditionnelles de la classe ouvrière face aux nouvelles dynamiques de classe s'est également traduit par l'augmentation de tels groupes.

Mais si cette forme spécifique de lutte présente de nombreux avantages, elle se heurte aux limites communes auxquelles sont confrontés les syndicats : le catégorialisme et le localisme. La lutte économique est vitale pour la défense de notre classe. Que ce soit par des groupes autonomes ou des syndicats, la lutte prend sa forme dans sa spécificité (par exemple, un certain secteur de travail ou une certaine localité). Cette spécificité a ses avantages organisationnels : elle produit une sorte d'homogénéité du groupe qui facilite la prise de décision et la cohérence interne car il est à l'abri d'une bonne partie des contradictions qui traversent notre société. Sur le plan économique, on peut cependant concevoir uniquement un plan de survie. Cette lutte continue, ce bras de fer entre les travailleurs et les patrons, est un jeu qui consiste à gagner ou à perdre du terrain, centimètre par centimètre, alors que notre position d'esclaves salariés reste inchangée. Ce n'est que dans la dimension politique que nous pouvons faire face à ces contradictions qui traversent la société, et concevoir non seulement un plan de survie, mais aussi une stratégie de sortie et son plan de rupture.

E.O. J.S.

# Social Brûle



Social Brûle est un groupe qui s'organise de façon sporadique au sein du secteur de l'urgence sociale depuis 5 ans, avec une base de 10-35 membres et un réseau social de plus de 2000.

## **Parlez-nous un peu de l'histoire de Social Brûle.**

Alors, Je ne sais pas si je le connais le mieux. C'est parce que Social Brûle est né il y a 5 ans, et je suis arrivé il y a un an...C'est un groupe de travailleurs de l'urgence sociale qui naissent sur des revendications de lutte contre la marchandisation du social.. le rêve a un moment, c'était de rassembler toutes les personnes qui défendent le système social.

Le moment où j'arrive...on est à deux semaines d'une annonce d'une manifestation nationale sur le travail social et on se retrouve à 4 là-bas avec deux anciennes du social brûle et nous avons décidé de recréer le collectif parce qu'il n'y a pas d'appel des syndicats qui se passe au niveau du social ...et on pense que le collectif c'est le moyen le plus rapide et plus efficace de mobiliser sur la manif.Ce qu'on a fait du coup, en plus qui a vachement bien marcher sur la première manif qu'on a embrayé quoi.

C'est très local, mais il existe du coup une coordination nationale qui ne vient pas de notre groupe, avec qui on est en lien, qui font des rencontres tout les 6 mois.

## **Quelles sont les principales difficultés pour lequel les travailleurs de cette catégorie sont confrontés dans leur travail?**

La question [des conditions de travail et] des ressources est claire. Pour dire, on pourrait faire un meilleur travail avec des autres avec des meilleures ressources et un meilleur management aussi. La lutte contre la tarification à l'acte dans le travail social - à devoir justifier leurs actes - et donc beaucoup de paperasse par rapport à avant, fera le parcours que nous combat actuellement...

Après globalement, c'est enfin pour moi c'est quand même des gens précaires qui s'occupe des gens précaires. Donc je sais pas moi, ma collègue et un suivi social pour violences conjugales et en fait ça se retrouve très souvent...

Ce qui a beaucoup mobilisé ces dernières années c'est des choses très concrètes. Il y a enfin un gros mouvement de travailleurs sociaux comme on n'en a jamais vu en 20 ans quoi!

Mais qui était en réaction à une volonté de se fusionner tout les conventions [sociales]... largement au détriment de nos droits. Ça risqué ..de briser le rapport de force pendant la négociation du contrat.

Ce qui prône c'est un salaire minimum à tout le monde qui serait le même mais que la négociation ensuite de ton salaire, donc le salaire minimum bien en dessous du smic - à ce moment là et après tu n'a pas droit d'être payés en dessous du smic - mais tu doit négocier en peu tout à la carte de tes compétences, tu vas justifier d'être payé deux cents euros de plus, Parce que, telle formation.. parce que t'as t'as l'ancienne..même la reconnaissance de l'ancienneté est remise en cause dans le modèle...

Et puis ça comme conséquence aussi de détruire les formations parce que du coup, elles sont plus reconnues. Tout ça, ils le justifient parce qu'on manque de travailleur social. C'est un gros problème. On n'arrive pas à recruter, on dit qu'il y a 30% de postes vacants à peu près en permanence. Et ça provoque évidemment des dysfonctionnements de ouf et des charges de travail démesurée pour les collègues restent. Leurs arguments, c'est que ça permet de de changer de secteur plus facilement

Aussi l'année dernière...on a eu accès au prime qui a été accordée au secteur médical pendant le covid.. [récemment] elle a été étendue au secteur social, donc ça fait beaucoup de bruit.

**Est-ce qu'il y a une sorte de chantage utilisé, pour vous faire travailler plus intensément, sinon les personnes vulnables vont souffrir?**

Oui, il y a beaucoup cette idée-là et qui nourrit en fait tout le toutes les heures sup, les bénévoles beaucoup et donne aussi on y a toute une partie du travail social qui n'est pas rémunéré en vrai...

dans mon cas, si j'ouvre pas local ...alors que c'est en dehors de mes heures de travail je vais devoir mettre ..une personne traumatisée crânienne dans la rue même si c'est pour une heure, il n'est pas sûr de pouvoir rentrer chez elle...Donc ça c'est sûr que c'est un peu le face au fait accompli.

**Parlez-moi de vos luttes ?**

Au debout c'était pour suivre le mouvement qui naissait. Il y avait une date tous les mois de mobilisation de grève en général...Donc au début, c'était de annoncé des dates, des lieux et essayer de faire de la com..on a essayé de faire un peu plus des actions, notamment aller flyer, à rentrer dans les assos pendant le travail, d'aller voir la direction de manière collective.

J'étais sur une action, c'était vraiment chouette. Les travailleurs sur place font des photocopies notre tracts quand on n'en a plus.. ou quand on observe que la direction ne sont jamais présent, du coup on ne peut pas les voir, mais ou ça fait un peu le bordel dans le service pendant une heure et en fait à la fois les publics et les travailleurs sur place sont très contente et t'as juste les cadres qui flippent quoi.

Du collage de l'info. On a essayé vis-à-vis quand même de ces nouvelles lois - la fusion notamment - de faire un travail de veille et de recherche où on a épluché les textes ...pour pouvoir informer les collègues sur ce qui allait se passer.

**Qui sont vos membres ?**

À peu près tous les secteurs sont représentés par des gens qui travaillent dans la protection de l'enfance, les d'educ de rue, des gens qui font de la réduction des risques, le handicap, l'urgence sociale. Il y a un peu de tout..

Mais il y a des grosses différences [de salaire] , avec quand même la grosse différence de niveau de diplôme. Donc il y a des éduc qui sont Bac+3... jusqu'aux auxiliaires de vie qui n'ont pas de diplôme...dont on va du SMIC jusqu'à je ne sait pas, la salaire de un éduc en fin de carrière, c'est moins de 2 000 euros quand même...

On arrive à s'organiser plutôt avec e la classe moyenne des travailleurs sociaux on a très peu de gens qui sont le plus précaire travailler. J'ai l'impression que des gens qui sont vraiment appliquée à mobiliser c'est des gens qui ont un niveau d'éducation assez élevé au sein du travail social, ça reste un Bac+3.

**Est ce que vous-même membres travaillent plutôt dans le secteur public ou privé?**

Les deux.. quand on parle de secteur privé, du coup c'est des associations, ils sont subventionner quasiment à 100% par l'état. Donc en fait, on est sur des choses qui sont très similaire.

**Pourquoi avez-vous décidé d'être en dehors de la structure syndicale ?**

Moi quand je suis arrivé il y a un an, c'est plus que les syndicats aiment pas de nous. La situation syndicale sur le travail social est inexistant, que personne ne bougeait et même déclaré date. Donc il y avait des mécanismes propres aux organisations syndicales qui faisait qu'il était complètement immobile, du coup c'était un peu la nécessité de s'organiser comme ça.

Notre discours Il est de tenté de migrer le discours uniquement porté sur le travail ou notre rôle...quand même se superposer pas mal malheureux de syndicat: en gros ce que les syndicats n'ont arrivé pas de faire à Marseille.

Moi je pense que l'évolution montre bien ..autant on était mal regardé par les syndicats au départ: et ça a été compliqué avec des relations de tension pendant un moment. Autant aujourd'hui la dernière réunion était 8, une personne non-syndiqués sur la 8. Mais je pense que ça montre ce truc de le syndicat arrive pas de fasse bouger,et là il y a un voie d'accès par le collectif .. [parce que] on arrive de fait des choses hyper rapide.

Et il y a donc l'arrivée massive du syndicat, surtout la CGT mais pas que, maintenant il y a le CNT qui viennent.. Mais du coup ils intègrent aussi la structure avec leurs mécanismes propres.

Donc qui fait perdre un peu pour moi l'utilité pour avoir un collectif : d'être en effet un truc qui dépasse le syndicat, de pouvoir porter un discours sur la marchandisation du social de manière plus globale et pas se concentrer uniquement sur les conditions de travail. On parle toujours de du fait qu'il faudrait s'organiser avec nos bénéficiaires par exemple.

De coup une majorité de gens qui sont dans cette dans cette mouvance là...[ont une attitude que] intersyndicale c'est bien, met les militants lien - mais c'est tout quoi! Et qu'il associe pas de tout place à d'autres cultures

politiques. Un peu cette tendance là: de vouloir témoigner, se mettre en lien, de utiliser le collectifs comme un groupe de parole et pas comme un groupe d'action quoi.

### **Quels sont les avantages et les inconvénients d'être en dehors de la structure syndicale ?**

Je pense qu'il y a de la flexibilité, autant dans ton engagement et dans le discours qui se produit....c'est vraiment un bénéfice comme aussi des trucs qui font mourir des collectifs quoi c'est sur. Il y a aussi le rapport à la légalité en tant que collectif, on peut agir de la façon dont on veut sans responsabilité.

Côté négatif, ...la porte t'as dans un syndicat on n'a pas. la défense du travail dans sa situation particulière on n'apporte pas, ça c'est clair que ça revient aux syndicats. On a aussi quand même beaucoup moins de capacité de mobilisation, on peut dire ce qu'on veut, mais ils sont quand même là dans pas mal de lieux. Et voilà qu'ils sont bien implantés quoi. Et puis les gens qui ne font plus partie du Social Brûle et qu'ils ont été, il diffuse pas forcément sur le lieu de travail..un ancienne CGT pas très actif tu peux utiliser l'affichage syndicale, en parlent à tes collègues.

## **Collectif 13 AED**



Le collectif 13 AED regroupe des assistants d'éducatifs (surveillants) dans le département des Bouches du Rhône. Les membres de ce collectif sont tous des travailleurs contractuels de l'éducation nationale qui, pour une partie font des études en parallèle de ce travail. Ils ont entre 20 et 40 ans et ont tous un niveau BAC au minimum.

### **Comment a débuté le collectif?**

Le collectif est né après le premier confinement de la crise du COVID-19, il est parti d'une mobilisation des surveillants du lycée Victor Hugo qui ensuite ont pris contact avec différents bahuts de Marseille et du département afin d'amplifier la mobilisation. Le mouvement a ensuite pris une ampleur nationale et a regroupé dans une coordination un certain nombre de vies scolaires en France.

### **Quels sont les revendications principales portées par le collectif?**

A la base la première revendication a été l'obtention pour les AED de la prime rep et rep+ qui est une prime à destination des établissements scolaires confrontés à des difficultés sociales. Les surveillants sont les seuls à ne pas toucher cette prime. Mais les revendications se sont très vite élargies sur nos conditions de travail et notre statut au sein de l'éducation nationale. Ces conditions ont été mises en lumière à la suite de la crise sanitaire, les différentes restrictions parfois absurdes ont fait monter le ras le bol dans les vies scolaires. La principale revendication est par rapport à notre statut, ce sont des contrats à durées déterminées qui peuvent être renouvelés pendant 6 ans maximum. Nous voulons un vrai statut et la possibilité aujourd'hui d'obtenir un CDI au bout de 6 ans n'est pas suffisante et ne réponds pas réellement à la précarité liée à ce métier.

### **Quels sont les objectifs du collectif?**

Le collectif nous a d'abord permis de discuter sur nos conditions de travail, pouvoir échanger avec d'autres vies scolaires nous a apporté une vision plus globale des problématiques de notre métier. Mais c'est surtout un outil pratique pour s'organiser, l'idée était d'étendre au maximum la mobilisation et pour cela nous devons appeler les vies scolaires d'autres bahuts afin de les intégrer dans la mobilisation. Ensuite étant donné que l'argent est le nerf de la guerre et qu'une journée de grève nous ampute d'une bonne partie de notre salaire,



le but était de faire fonctionner une caisse de grève départementale pour permettre au plus grand nombre de multiplier les grèves sans se retrouver à sec à la fin du mois. Et l'objectif principal était de mobiliser et de mettre en grève les surveillants, nous avons organisé plusieurs jours de grèves qui ont abouti à des manifestations ou des rassemblements.

### **Est-ce que le collectif vit en dehors des mobilisations?**

Non, il a été surtout actif pendant la mobilisation nous avons eu quelques initiatives financières pour alimenter la caisse de grève départementale mais quand le mouvement s'est essouffé le collectif s'est mis en arrêt. Nous avons eu quelques tentatives pour le réactiver mais étant donné qu'il y a un gros turn over dans ce métier tout le travail de mobilisation est à refaire.

### **Quel est votre rapport avec les syndicats?**

La plupart des membres actifs sont syndiqués à la CGT ou à Solidaire essentiellement, sur une dizaine de ces membres à peu près la moitié sont syndiqués mais le collectif a réussi à regrouper à son maximum une centaine de surveillants qui pour la grande majorité ne sont pas adhérents à un syndicat. Nous avons eu une aide logistique de la part des syndicats, ils nous ont obtenu des locaux pour organiser des réunions par exemple. Mais le caractère corporatiste des syndicats de l'éducation nationale, qui est composé essentiellement de profs, nous a obligé à nous réunir en dehors de ces structures qui ne représentaient pas la réalité que nous vivions. Nous étions bien entendu en bon termes avec ces syndicats qui soutenaient notre lutte mais il y avait un décalage sur les revendications notamment sur le statut des AED.

## **Chômeuses**

Les Chômeuses se rencontrent tous les lundis à 9h30 à la Dar, 127 Rue d'Aubagne. Il s'agit d'un petit groupe dont les membres viennent d'horizons divers, allant des éducateurs et enseignants aux ingénieurs, en passant par les personnes du milieu culturel. Ils ont entre 25 et 35 ans et la plupart sont allés à la fac ou ont un diplôme post BAC.

### **Quelles sont vos principales activités**

Ben là, pour le coup, on se retrouvait une fois par semaine assez ironiquement les lundis matin pour l'instant. C'était un endroit pour partager un peu les expériences par rapport Pôle emploi où la CAF. Il y avait un premier objectif qui était aussi de se dire on peut s'entraider si on a des questions entre nous. Et je crois qu'au début, il y avait vraiment de préoccupation principale qui était la déculpabilisation par rapport au chômage et le fait de pouvoir briser un peu une sorte d'isolement social et de créer un groupe de soutien et de partage.

Aussi, on a fait quelques arpentage de texte sur: qu'est ce que la valeur travail? Qu'est ce que le productivisme? Quels sont les moyens de les remettre en question?

Mais, il y avait vraiment ce groupe de soutien un peu social entre nous. Je crois que c'est vraiment la première volonté de tous.

### **Vous avez déjà organisé des manifs ou non ?**

Pour l'instant, le groupe est assez jeune et tous et toutes n'étaient pas là forcément pour ça.

### **Parle moi un peu de l'histoire de votre groupe et la raison pour laquelle il a été formé.**

Alors le groupe est né, il y a un peu moins d'un an... et il me semble que c'était parce qu'on avait un copain qui a déserté son travail et qui avait envie de créer un groupe de personnes qui se questionnaient sur la précarité, le sujet de la désertion de tous les emplois qu'on appelle un peu les 'bullshit jobs'. Et en fait, pour beaucoup d'entre nous le travail a été plutôt un lieu de non épanouissement...la critique de la valeur travail est assez présente chez nous.

On se dit entre nous des fois Chômage pour tous, mais en soi oui, on est pour une réduction drastique du temps de travail ....On pense que déjà il devrait y avoir une meilleure répartition des richesses, ça c'est certain. Il y a une personne qui est très active et qui elle est plutôt dans le milieu de la désertion chez les ingénieurs.

### **Vous pouvez expliquer un peu plus ce concept de la désertion ?**

Oui, c'est par rapport au constat de dire que il y a énormément des métiers qui sont considérés comme étant très qualifiés, en tout cas valorisés socialement et en termes de salaire, mais qui ne servent pas le bien commun... et sont des métiers inutiles et que David Graeber a qualifié de bullshit jobs. Et Voilà, c'est à dire je n'arrive pas à percevoir le sens de mon travail et quand j'arrive à percevoir le sens de mon travail, c'est quelque chose qui peut être qualifié comme néfaste par la personne.

Il y a aussi ce truc de se dire que dans le rapport actuel de la lutte des classes que on n'était pas forcément dans un rapport ultra favorable, et que du coup la désertion était, on va dire, une porte de sortie de ce monde économique, et surtout du marché du travail...et dire que certaines personnes sont en droit de refuser ce pour quoi ils ont été formés et que c'était un geste politique de ne pas occuper ces emplois. Après la désertion pouvait être...à l'échelle individuelle où en se structurant de manière collective, surtout par corporation d'emploi.

### **Quelles sont les questions posées par le chômage aujourd'hui ?**

le chômage, vu qu'il est considéré comme une sanction, quelque chose de socialement dégradé, est pas une situation sociale enviable dans laquelle on pourrait nous laisser penser ...c'est bien aussi de prendre du temps sur soi, de faire un point sur ta carrière.

Il y a beaucoup de personnes qui sont culpabilisées dans leur position de chômeurs et que là, maintenant, on est à un stade où le chômage, c'est une volonté politique, il est structurel et du coup, s'il y a beaucoup de chômage, c'est pour tirer les salaires vers le bas. C'est une logique d'économie politique qui évolue et que les travailleurs comme les chômeurs sont mis en concurrence.

### **Pourquoi vous avez décidé d'être en dehors de la structure syndicale?**

Alors pour l'instant, je ne serai pas trop dire une position du groupe clair par rapport à ça....

Et en fait, on a commencé dans le groupe a discuté du rapport qu'on pouvait avec les syndicats tout en n'y étant pas.

Moi pour le coup...si je ne suis pas syndiqué actuellement c'est parce que, sur certains terrains de lutte, j'ai côtoyé .. certains groupes syndicaux et qui moi, dans leur logique d'organisation .. d'une certaine manière, je ne m'y retrouvais. Je n'étais pas d'accord avec les stratégies militant ... ce soit au niveau local ou au niveau national sur les négociations.

J'ai fait plusieurs fois les manifs des retraites, des manifs au travail. et moi, je me suis toujours étonné du fait que comment on pouvait mobiliser 2 millions de travailleur.euse.s un jeudi et de se dire qu'on attendait encore une semaine pour faire la prochaine manifestation. Enfin, je prends l'exemple de l'occupation qui a eu sur les théâtres de la réforme de l'assurance chômage, où j'étais un peu écœurée d'un déni de démocratie de fonctionnement interne et du fait que les thématiques de genre et certaines alliances avec des groupes de travailleur.euse.s sans-papiers ne se sont pas fait ....je pense qu'il y avait un calcul politique d'éjecter ces problématiques là et qui ont un peu pourri les ambiances et les objectifs de la lutte de la militance de manière générale. Mais pour le coup, quand j'ai vu la déclaration de Macron sur le fait qu'il y allait avoir une nouvelle réforme de l'assurance chômage à la rentrée, j'ai envoyé un message. En disant moi, je suis plutôt pour prendre contact avec des structures syndicales. Je pense qu'on ne peut pas non plus être dans notre monde et de se dire c'est super, vive le chômage! on est entre nous, on se soutient et en même temps en négligeant totalement le côté de la lutte politique. Je pense qu'on peut envisager le fait que à l'avenir, vu le climat politique, je pense qu'il y aura des actions des Chômeuses sur l'extérieur avec des syndicats.

## **Collectif Autonome BTP de Marseille**



### **Quels sont les débuts du collectif ?**

Le collectif c'est formé en octobre 2021 lors d'une réunion de cordistes. On s'est retrouvé pour la première réunion au local de Solidaire 13 après c'est enclenché des réunions deux fois par moi.

Au début l'idée était d'échanger sur notre travail et de rencontrer d'autres personnes travaillant dans ce secteur.

On a vite parler de nos conditions de travail, il y avait à chaque réunion un point formation (accident de travail, condition de travail dans différents pays, question des intempéries, question de racisme et de sexisme dans le travail...)

Le point qui nous a réunit c'est la précarité et le fait qu'il y est très peu de présence syndicale dans ce secteur.

### **Quels sont les objectifs du collectif ?**

On ne sais pas si tout le monde a le même objectif mais de plus en plus se dessinent des objectifs communs. Le collectif est important pour permettre aux travailleurs de s'organiser car les syndicats ne répondent plus aux besoins d'organisation des travailleurs et ceci n'est pas une exception française. Les syndicats sont plutôt sur un mode de défense, ils sont des intermédiaire entre les ouvriers et le patronat.

### **Quelle catégorie de travailleurs représentez-vous?**

Il y a des ouvriers du bâtiment (cordiste, maçon...), nous n'avons aucun cadre de ce secteur.

### **Quelles sont les thèmes centrales que couvre le collectif?**

Ce sont essentiellement les conditions de travail, le fait qu'il est beaucoup de sous-traitance, de travail non déclaré. Ce qui éclate les travailleurs, le but est de les rassembler. Lutter contre la précarité et l'isolement. Il y a environ 1 millions 500 milles travailleurs [en France], il faut rajouter 30% de travailleurs non déclaré, 88% d'hommes et 12% de femmes. Le chiffre d'affaire annuel est 156 milliard de d'euros. Dans le collectif il y a 50% de femmes et 50% d'hommes, il y a une réflexion qui est donc entamé sur cette question spécifique. On a constaté que c'est un secteur composé de beaucoup de travailleurs étranger, la question du racisme fait aussi parti des thèmes centraux de notre collectif. Il y a aussi la question de la mis en danger des corps.

### **Quelles sont les principales sources de tension dans votre travail?**

Il y principalement le problème de la sécurité, toute les deux minutes il y a un accident de travail dans le secteur du BTP dans le monde. Beaucoup de travailleurs sont responsable de leurs propres sécurité, on nous pousse à nous individualisé dans le travail, ce qui déresponsabilise les patrons. Il y a aussi la question des salaires, beaucoup de travailleurs sont sous-payé voir pas payé du tout dans certain cas.

### **Quelles sont les activités de votre collectif?**

Nous tenons une permanence une fois par semaine de 18h30 à 20h30 au local de Solidaire (29 boulevard Longchamps à Marseille) Nous nous réunissons une fois par moi pour des discussions sur le fonctionnement du collectif. Nous organisons aussi des formations diverses sur la base de propositions (climat, gentrification, condition de travail...).

### **Quelle est la composition du collectif?**

Nous sommes entre 20 et 30 membres dont 6 membres actif. Nous sommes seulement implanté à Marseille même si il y a une volonté de s'étendre. Nous travaillons majoritairement dans le secteur privé, nous sommes beaucoup d'intérimaire avec une intermittence du travail et beaucoup de déplacement. Il y a beaucoup de membre qui sont aller dans ce secteur par choix et non par besoin. Ce qui pose une question de légitimité d'être représentatif de celui-ci.

### **Quelle est votre rapport avec les syndicats? Pourquoi avoir choisi d'être en dehors de ces structures?**

On est minoritaires à être syndiqués, il y a donc un lien avec le syndicat mais par exemple le syndicat Sud BTP n'existe plus nationalement. Il n'existe plus que des comités locaux. Il y a aussi un manque de réponse syndicale dans ce secteur et notamment lié à la précarité dans notre travail. Comment on s'organise quand on ne travail pas dans la même boîte, quand on a pas les mêmes réalités. Comment rompre avec l'isolement qui est structurelle dans le BTP. Les problématiques liées au syndicats ne sont pas seulement posées en France. Le syndicat ne répond pas aux questions liées à la précarité, les gens cherche à s'organiser autrement.

### **Quelles relations entretenez-vous avec les syndicats?**

Il apporte une aide logistique et matériel (mis à disposition de locaux, impression de tract...) Il y a aussi un soutien de formation pour les syndiqués. Il apportent aussi des réponses spécifiques en termes de droit du travail ou d'aide juridique et permet aussi d'avoir un réseau de travailleurs. Il n'y a aucun litige avec les syndicats ni de corporatisme non plus. Nous pouvons entrer en relation avec d'autres collectifs de précaires, syndiqué ou non, sans problèmes.

## Éloge du Parti

Car l'homme seul a deux yeux  
Le Parti en a mille.  
Le Parti connaît les sept États,  
L'homme seul connaît une ville.  
L'homme seul a son heure  
Mais le Parti en a beaucoup.  
L'homme seul peut être anéanti  
Mais le Parti ne peut être anéanti  
Car il est l'avant-garde des masses  
Et conduit leur combat  
Avec les méthodes des classiques, puisées  
Dans la connaissance de la réalité

Bertold Brecht

